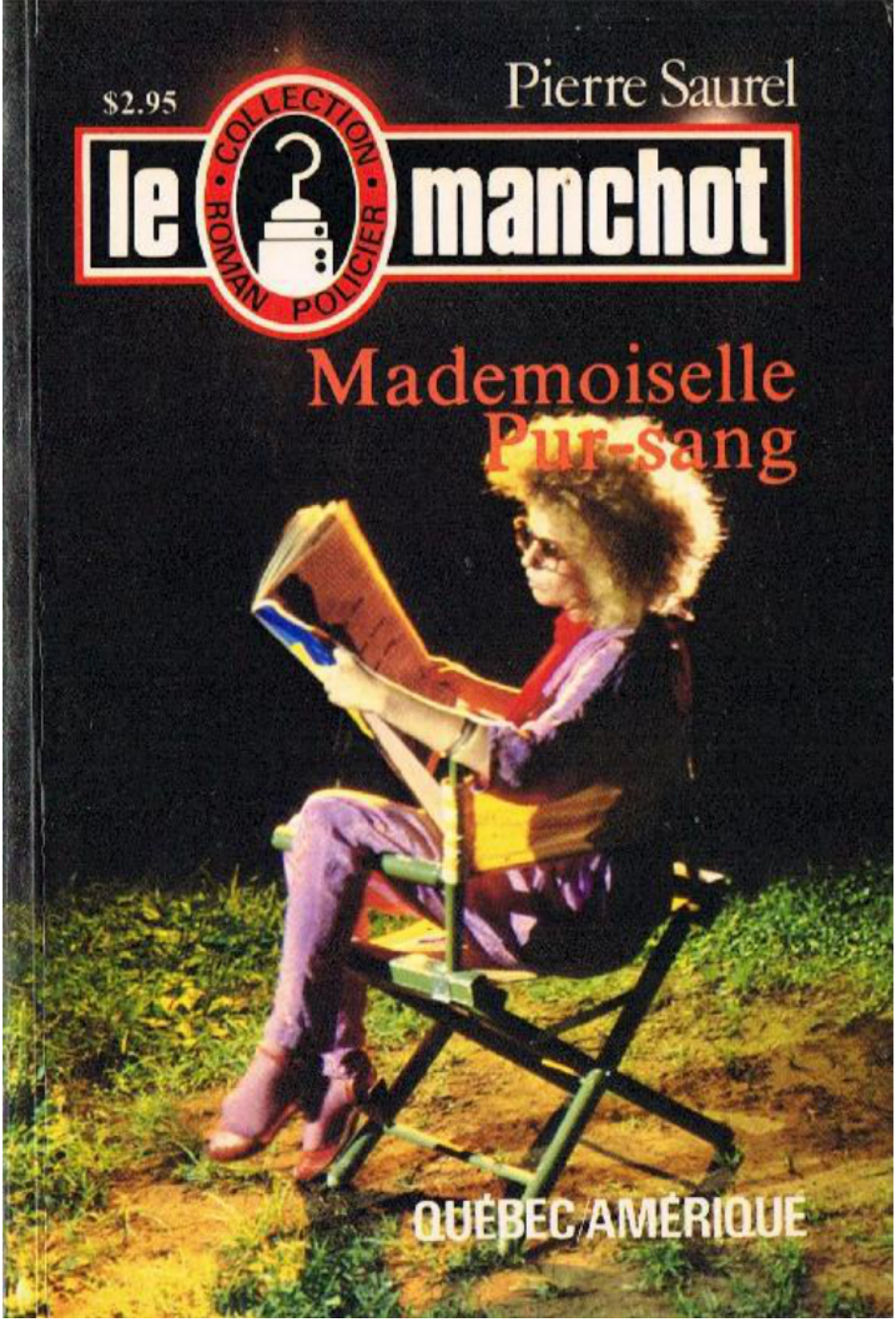
$2.95

Pierre Saurel

le manchot

COLLECTION • ROMAN POLICIER •

Mademoiselle Pur-sang



QUÉBEC/AMÉRIQUE

Pierre Saurel

Le Manchot # 3

Mademoiselle Pur-sang

Le Manchot

Robert Dumont était promis à une carrière exceptionnelle dans la police de Montréal, lorsqu'un stupide accident obligea les médecins à lui amputer la main gauche. À la suite d'une violente querelle avec son supérieur, l'inspecteur Bernier, il décida de donner sa démission et de se mettre à son propre compte.

C'est ainsi que naquit l'agence de détectives privés « Le Manchot ». Muni d'une prothèse très perfectionnée, une main capable de développer au besoin une force peu commune, Dumont parvient à vivre et à faire son travail comme s'il ne souffrait d'aucun handicap.

L'agence de détectives privés « Le Manchot » emploie deux autres personnes :

D'abord, Michel Beaulac, un jeune policier qui, au cours de son travail, dans un geste nerveux, a malheureusement abattu un voleur qui n'était pas armé. Michel put même se compter chanceux de n'être pas accusé de meurtre. Cependant, on le remercia de ses services et il dut quitter la police officielle. Dumont récupéra le jeune homme, comptant en faire un excellent détective privé – malgré le penchant accusé que manifeste Beaulac pour la bouteille.

Il y a aussi Nicole Poulin. Elle veut devenir comédienne. Le Manchot l'a connue à l'époque où, ayant atteint sa majorité, elle avait fui la maison paternelle. Les parents de Nicole avaient pris contact avec Robert Dumont, alors à l'emploi de la police, pour lui demander de rechercher la jeune fille. Mais il avait dû leur faire comprendre que, Nicole étant majeure, elle était libre de ses actes.

On imagine donc la surprise de Nicole lorsque, à la suite d'une aventure où l'avait entraînée son ami Michel Beaulac, elle se retrouva face à face avec le Manchot (voir *Le Manchot* n° 1, *La Mort frappe deux fois*). Dumont s'empressa de la rassurer, et elle accepta de se joindre, à titre de secrétaire, à l'agence de détectives. Nicole Poulin n'a pas froid aux yeux. C'est une fille qui a déjà eu une vie sentimentale mouvementée ; son dernier amant fut Michel Beaulac. Mais elle semble toujours être à la recherche du grand amour et espère réussir dans sa carrière de comédienne…

I

Une chance unique

Nicole Poulin se plaisait énormément dans son nouveau travail à l'agence de détectives « Le Manchot ». Pourtant, elle n'avait jamais voulu devenir une simple téléphoniste. Elle n'avait pas non plus les aptitudes voulues pour être la « parfaite secrétaire ». Si elle pouvait se débrouiller avec une machine à écrire, en revanche elle ne connaissait rien à la sténo et n'avait jamais appris à se servir d'un dictaphone... Mais un détective privé envoie rarement des lettres...

La jeune fille étudiait pour devenir comédienne. Elle possédait un certain talent, en plus d'être très jolie, bien tournée et prête à tout pour réussir dans ce métier. Elle ne s'était d'ailleurs pas gênée pour dire à Dumont :

– J'aime pas vraiment Michel... Je l'aime comme j'aime tous les hommes. Je m'en cache pas, j'adore faire l'amour... et Michel est un bon amoureux. Moi, ça me prend pas grand-chose pour me faire perdre la tête. Je me sens toute drôle, rien qu'à entendre un compliment. Mais dans le métier que je veux exercer, ça peut pas nuire, bien au contraire. Une fille qui dit non, ça va jamais bien loin dans ce milieu-là...

– Bien sûr, fit Dumont, sceptique ; une fille qui dit oui trop souvent avancera peut-être rapidement, mais sa gloire risque d'être passablement éphémère... On la connaît trop vite.

Jusqu'ici, Nicole avait dû se contenter de quelques apparitions à la télévision. La chance, disait-elle, ne lui avait pas souri.

– Dans ce métier, il faut cinquante pour cent de chance et cinquante pour cent de talent. Moi, il me manque la chance.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est que Dumont lui plaisait. Secrètement, elle adorait cet homme, avec sa figure de brute sympathique et son écorce rugueuse qui cachait un cœur d'or.

Au début, elle avait travaillé pour le Manchot sans aucune garantie de salaire. Il fallait laisser à l'agence le temps d'établir sa réputation.

Maintenant, le travail ne manquait pas.

Dumont avait même dû faire appel aux services de quelques policiers, à la retraite, qui ne demandaient pas mieux que d'accepter un travail intermittent.

Pourtant, le Manchot n'était pas satisfait. Il aurait aimé n'effectuer que des enquêtes sur des causes spécifiques – meurtres ou autres cas du genre. Malheureusement, c'était là l'exception. En effet, on ne s'adressait à son agence que pour du travail de routine : un mari désirait faire filer sa femme qu'il soupçonnait d'adultère ; un employeur demandait à l'agence de mener des enquêtes sur certains de ses employés ; une compagnie avait besoin d'un gardien à certaines heures… En un mot, un travail ennuyeux qui ne comportait presque jamais de risques.

Robert Dumont passait donc la majeure partie de ses journées enfermé entre les quatre murs de son bureau. Il établissait les dossiers, il distribuait le travail, il préparait les salaires…

– J'ai quitté la police officielle, disait-il, j'en avais assez du travail de bureau ; et voilà que maintenant, j'en fais deux fois plus. Je suis patron, secrétaire, directeur, téléphoniste, comptable… je suis tout ce qu'on veut, excepté détective.

Heureusement, Nicole était là. Sa bonne humeur mettait de la gaieté dans cette atmosphère plutôt morne.

Mais lorsqu'il la fit demander à son bureau, ce matin-là, Nicole paraissait distraite. Non, elle n'était pas comme d'habitude.

– Qu'est-ce qu'il y a qui te tracasse ? demanda Dumont sans préambule. C'est Michel ?

– Oh non !

– Tu sais que ce n'est pas grave. Il en sera quitte pour marcher avec des béquilles durant quelques semaines. Espérons que ça lui servira de leçon.

Dumont reprochait à Michel de boire un peu trop, de ne pas savoir s'arrêter quand il touchait à la bouteille. Plusieurs fois, il l'avait mis en garde.

– Ton père a été tué par l'alcool. La boisson a ruiné sa vie. Tu devrais pourtant comprendre.

– Boss, mon père manquait de volonté. Moi, j'aime prendre un verre, mais je peux arrêter quand je veux.

Pourtant, Michel avait justement essayé à plusieurs reprises de s'empêcher de boire ; mais c'était plus fort que lui. Dès qu'une goutte d'alcool touchait ses lèvres, c'était le déclenchement d'un mécanisme qui ne pouvait plus s'arrêter. Il perdait tout contrôle.

Et quand Michel avait eu cet accident de voiture, quand son auto s'était écrasée contre un pilier de béton sur la voie surélevée du boulevard Métropolitain, à Montréal, le médecin avait déclaré à Dumont :

– Il n'était pas en état de conduire, il avait trop bu. Si les policiers avaient procédé au test de l'ivressomètre, on lui aurait sûrement retiré son permis.

Et quand le Manchot en avait parlé à son employé, Michel, tout penaud, avait avoué :

– Oui, j'avais pris un verre… mais pas trop. C'est pas parce que j'avais bu que j'ai perdu le contrôle… je digérais mal et, tout d'un coup, ma vue s'est embrouillée…

– Des excuses ! tu trouveras toujours des excuses.

Michel avait perdu son emploi dans la police officielle et maintenant, s'il ne s'amendait pas, le Manchot était bien décidé à ne plus lui venir en aide.

– Non, Michel m'inquiète pas. Au contraire, je suis contente pour lui, fit Nicole, sans enthousiasme.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– J'ignore ce qui se passe, mais il m'a dit que son séjour à l'hôpital lui avait permis de se faire des amis… de vrais amis et que, désormais, sa vie changerait… Vous savez que, pour lui faire plaisir, je lui ai acheté une bouteille de cognac ?

– Et alors ?

– Il m'a demandé de la remporter. Il m'a dit qu'il avait pas soif, qu'il avait plus soif du tout.

Et il était très sérieux.

– Espérons que ses bonnes intentions persisteront. Il doit sortir de l'hôpital demain ?

– Je crois que oui.

Dumont prit soudain une décision :

– Tiens, Nicole, arrange-toi pour savoir à quelle heure il aura son congé et, demain, tu iras l'attendre à la sortie. Ça le réconfortera et, toi, ça te changera les idées.

Nicole resta un bon moment sans bouger.

– Demain ?… oui, demain… si c'est ce que vous désirez, j'irai à l'hôpital.

Le Manchot se leva et s'approcha de la jeune fille.

– Allons, allons, qu'est-ce qu'il y a qui te tracasse ? Je croyais te faire plaisir et ça ne t'emballe pas plus que ça ?

Après un lourd silence, le Manchot demanda :

– Tu ne veux pas me dire ce qui se passe ? Serais-tu devenue amoureuse ?

Pour la première fois, elle éclata de rire.

– Oui, c'est ça, je suis amoureuse de vous.

Mais quand elle vit que Dumont ne riait pas du tout, son sourire se figea.

– Excusez-moi, j'aurais pas dû blaguer. Vous m'en voulez pas ?

– On ne joue pas avec ces choses-là. L'amour, tu sais, c'est un feu violent. Tu n'as même pas besoin de te jeter dans les flammes pour te brûler. Si tu passes à quelques mètres au-dessus du feu, tu risques de t'enflammer.

Nicole, qui riait quelques secondes plus tôt, avait maintenant les larmes aux yeux.

– Allons, dis-moi ce qui se passe.

– La chance me sourit au mauvais moment, lança-t-elle dans un soupir. Si c'était arrivé un autre jour… ça aurait pu être différent… Mais demain, c'est impossible.

Le Manchot commençait à s'impatienter :

– Écoute, je déteste jouer aux devinettes. Les mystères, j'ai assez de les vivre lorsque je dois mener une enquête.

Nicole hésitait encore. Elle demanda :

– Vous lisez les journaux ?

Le Manchot se pencha sur elle. Il en avait assez.

– Oui, je lis les journaux. Je tiens à être informé, je lis les nouvelles internationales, je lis les pages sportives, je lis même les courriers du cœur et les comics. Ça te suffit ?

– Vous lisez pas les pages de théâtre… les chroniques sur le cinéma ?

– Ah ! Enfin, nous y voilà. Il n'est pas trop tôt.

Lentement, Robert Dumont retourna derrière son bureau.

– Je devine, poursuivit-il : on t'a offert un rôle à la télévision ou au théâtre, et tu n'oses pas l'accepter.

– Plus que ça. « Mademoiselle Pur-Sang » !

– Bon ! Tu joues aux courses, maintenant ?

– Il s'agit pas de courses, mais d'un film qu'on va tourner ici, à Montréal. Une grande production. Les Américains ont investi beaucoup d'argent dans ce film, mais on veut confier le premier rôle à une Québécoise, et…

Le Manchot sursauta :

– Dis-moi pas que tu as été approchée ?

– Oui ! cria Nicole.

Puis, se calmant un peu, elle reprit :

– J'ai fait ma demande, mais je croyais pas recevoir de réponse… En tout cas, demain, on passe les auditions pour le premier… et également les autres rôles. J'ai un avantage. J'ai fait de l'équitation durant deux ans, j'ai l'âge de l'héroïne… je suis pas une vedette brûlée par la télévision… oui, c'est une chance unique pour moi. Mais voilà… Michel sort demain… vous êtes seul… il y a beaucoup de travail et…

Robert Dumont se leva et s'approcha d'elle en riant :

– Petite idiote, croyais-tu réellement que j'allais te faire manquer une telle chance ? Ici, tu agis comme téléphoniste, c'est tout. Je ne veux pas te blesser, mais s'il me fallait une véritable secrétaire, je devrais chercher ailleurs. Tu remplis bien ton travail, je n'en demande pas plus. Mais si par hasard tu te cherches un emploi, ne va jamais faire application comme sténo-dactylo, on se moquerait de toi.

– C'est vrai ? Vous pouvez rester seul ? Vous voulez que je me rende à l'audition ?

– Je suis ton patron, n'est-ce pas ? Eh bien, demain, mademoiselle Poulin, je vous ordonne de vous présenter à cette audition et je vous souhaite de décrocher ce rôle de mademoiselle cheval !

– Pas mademoiselle cheval, « Mademoiselle Pur-Sang » ! Ah, vous êtes un ange !

Elle lui sauta au cou, l'embrassa sur les deux joues, puis, comme par hasard, leurs lèvres se joignirent. Ce baiser fut long, beaucoup plus long que prévu. Soudain, Nicole se dégagea et fonça littéralement vers la porte.

– Merci, dit-elle en sortant… et sans se retourner.

Robert Dumont, immobile, l'avait regardée sortir. Il sentait encore sur ses lèvres la chaleur douce et parfumée de la bouche de Nicole. « Allons donc, idiot ! Tu n'es pas pour tomber amoureux d'une fille qui pourrait être ton enfant… »

Il réfléchit une seconde, puis murmura, comme pour se rassurer :

– Ou presque…

« Et puis… elle est amoureuse de Michel, songeait-il de nouveau, assis à son bureau. – Non, elle m'a dit que non… C'est le contraire, c'est lui qui est amoureux d'elle… du moins, je le crois. »

Mais, connaissant bien le jeune Beaulac, Robert Dumont commençait à se demander si Michel était suffisamment sérieux pour être amoureux d'une fille comme Nicole.

Secouant la tête, le Manchot se plongea dans le travail, cherchant à

oublier la chaleur d'un corps, la brûlure d'un baiser qui pourtant n'avait duré que quelques secondes...

*

Michel avait ouvert le tiroir d'un classeur et y avait étendu sa jambe.

– Tu dois garder ce plâtre longtemps ?

– Pas plus d'un mois, a dit le docteur. C'est seulement une fêlure. Ils vont me faire un plâtre de marche et je pourrai me servir d'une canne. Carabine ! Je déteste les béquilles. Je les ai rien que depuis une heure et déjà, j'ai le dessous des bras en sang.

– Heureusement que je te connais et que je sais que tu exagères.

– En attendant, surtout si Nicole décroche ce rôle, je pourrai m'occuper du téléphone et, dans une semaine, avec ma canne, je serai capable d'aller sur la route. Au fait, à quelle heure avait lieu l'audition ?

– Ce matin. Mais les candidates sont nombreuses ; ça va sûrement durer une partie de la journée. D'ailleurs, j'ai bien l'impression que Nicole ne saura pas tout de suite à quoi s'en tenir.

Le Manchot avait raison. Ce ne fut que vers la fin de l'après-midi que la starlette revint au bureau. Elle ne semblait pas des plus enthousiastes.

– On m'a félicitée, déclara-t-elle. Les producteurs semblaient très contents, mais je me fais pas d'illusions. Il y avait trop de concurrentes, des vedettes connues. Je faisais pas le poids.

Mais elle ne semblait pas déçue plus qu'il ne fallait.

– Je serais pas surprise si on m'offrait un petit rôle. J'en serais très heureuse, mais je rêvais beaucoup trop grand. Quand je me suis vue parmi toutes ces vedettes-là, j'ai compris que j'avais aucune chance.

– On doit te donner des nouvelles ? demanda Robert.

– Oh oui, d'ici demain. On a promis de m'appeler... si on a quelque chose à m'offrir, bien sûr.

Et le lendemain, Nicole arriva au bureau, le sourire aux lèvres. Elle paraissait très heureuse.

– Monsieur Robert... Michel... c'est merveilleux.

– Carabine, dis-moi pas que tu vas devenir cette demoiselle Pur-Sang ?

– Oh non ! Mais j'ai un rôle... pas très long, mais un rôle quand

même. Je tournerai une vingtaine de jours, peut-être plus. C'est extraordinaire !

– Vingt jours ? s'écria le Manchot. Mais c'est beaucoup. C'est une chance unique.

– Quand je pense que je vais faire du cinéma. Si vous saviez comme je suis contente. Tiens, je veux que vous me fassiez une promesse, tous les deux.

– Laquelle ?

– Vous viendrez me voir travailler. On fermera le bureau, une journée. Il faut que vous acceptiez…

Elle paraissait si heureuse que Robert Dumont n'osa pas la désappointer.

– Entendu… si, évidemment, on nous donne la permission. Car on ne peut pas admettre n'importe qui sur un plateau.

– Justement, vous n'êtes pas n'importe qui. Vous êtes notre plus grand détective privé.

Le Manchot se mit à rire.

– Tu prends tes rêves pour des réalités. Avant de devenir le plus grand… il faut tout d'abord que je me fasse connaître comme détective privé.

Robert Dumont l'ignorait, mais Nicole allait, sans le vouloir, lui fournir cette occasion.

II

Tina, comédienne

– Carabine ! De la visite rare, s'écria Michel en voyant entrer la jolie Nicole.

Robert Dumont sortit immédiatement de son bureau.

– Ça va, vous deux ? lança Nicole. Comment vous débrouillez-vous, sans moi ?

– Si tu te croyais indispensable, détrompe-toi, lança Michel. Je suis capable, et très facilement, de faire ton travail.

– Toujours aimable, comme d'habitude ! ,

– T'es tellement occupée, répliqua le grand Michel, que t'as pas eu le temps de téléphoner pour prendre de mes nouvelles.

– Détrompe-toi, Michel, intervint le Manchot ; elle a appelé au moins trois fois pour me donner de ses nouvelles et prendre des tiennes. Chaque fois, tu étais absent.

– Carabine ! Elle sait que j'ai le téléphone chez moi. Elle aurait pu appeler, à moins qu'elle ait égaré mon numéro... C'est vrai qu'une vedette, ç'a mieux à faire que de s'intéresser à un simple petit détective privé, grommela le jeune homme.

Mais Nicole ne l'écoutait pas. Le Manchot l'avait prise dans ses bras et l'embrassait sur les deux joues.

– Alors, ça te plaît, le film ?

Au lieu de répondre au Manchot, elle se tourna vers Michel :

– Et toi, bougonneux, tu m'embrasses pas ? Ordinairement, on se lève quand on voit entrer une femme. Mais la politesse, c'est pas ce qui t'étouffe.

– Si t'avais une jambe comme la mienne...

– J'ai su qu'on t'avait enlevé ton plâtre et que tu marchais facilement, avec l'aide d'une canne.

Elle se pencha sur lui et l'embrassa sur la joue.

– Je suis bien contente pour toi qu'il y ait pas eu de complications. Je travaille seulement cet après-midi et je suis venue pour vous inviter. Ç'a pas été facile, mais vous pourrez assister au tournage d'une scène, demain, en studio. J'attendais une scène intéressante. Demain,

la journée est pas trop remplie et je suis certaine que vous aimerez ça. Croyez-vous pouvoir vous absenter ?

Michel s'apprêtait à répondre, mais le Manchot lui coupa la parole.

– Nous allons nous arranger en conséquence. J'ai un rendez-vous pour demain après-midi, mais je peux le remettre facilement. Et le cinéma, tu aimes ça ?

– Oui.

Mais cette courte réponse prouvait que la jeune fille n'était pas plus emballée qu'il ne le fallait.

– Le travail m'intéresse, expliqua-t-elle, mais ce sont les à-côtés qui, parfois, me font enrager. Vous avez lu, dans les journaux, que c'est Tina Jolie qui a obtenu le premier rôle ?

– Sa photo a paru dans tous les hebdos, déclara Michel. Une très belle fille, on va peut-être la voir ?

Nicole eut un petit rire faux :

– Pour ça, oui, vous pourrez la voir, inquiétez-vous pas. Elle a le don de se faire remarquer.

Il était clair que Nicole éprouvait une certaine jalousie à l'égard de la vedette du film.

– J'ai compris que c'était pas toujours le talent qui primait. Oh, je dis pas que Tina est dépourvue de talent ; mais plusieurs en possèdent autant qu'elle. Son talent, elle l'a surtout en bas de la ceinture.

– Voyons, Nicole !

– Ce que je vous dis, c'est la vérité. Elle lâche pas les hommes. On dit qu'elle est la maîtresse de Benoit Lorrin, le réalisateur. Mais vous devriez la voir avec les autres. Elle agace tous les hommes. Je l'ai vue embrasser à pleine bouche l'ingénieur du son. Francine Ricard peut pas la sentir, car elle dit que Tina lâche pas son mari d'un pouce. En tout cas, vous pourrez la juger vous-même.

Et après un court silence, elle continua :

– En plus, elle avait la chance de connaître Satellite.

– Satellite ? C'est un comédien, ça ? demanda le Manchot.

– Satellite, je dirais que c'est la vedette du film. C'est le cheval de Tina. Le film est une comédie. Une fille possède un cheval, un cheval extraordinaire, et elle joue à la cow-girl, dans le monde d'aujourd'hui où on voyage évidemment en automobile. Elle, elle est toujours à cheval. Elle entre même, avec sa monture, dans les bars, les magasins...

– Ridicule, murmura Michel.

– Non, ça entraîne des situations drôles. On dit que le film sera très bon. Tina a eu plus de chances que tous les comédiens car le cheval, Satellite, appartient à son père, Armand Joly… Lui, il écrit son nom avec un y, mais elle, elle préfère l'écrire Jolie… sans doute pour souligner sa beauté.

Nicole se mit à rire.

– Vous vous amuserez quand vous verrez monsieur Joly. Pour lui, son cheval, c'est sa vie. Il l'a dressé, lui a appris des tours, il l'a fait travailler dans des foires, des expositions. Monsieur Joly tient à être toujours là. Il dit que Satellite obéira à personne d'autre qu'à lui. Il passe son temps à discuter la mise en scène. Il arrête le tournage pour parler à son cheval. Il fait de grands signes avec son chapeau et souvent, devant la caméra, il coupe des scènes pour faire des sermons à sa fille. Un drôle de bonhomme !

– Mais pourquoi l'endure-t-on ? s'écria le Manchot.

– Satellite lui appartient. Je suis certaine qu'on pourrait pas trouver un cheval capable de faire autant de choses. Il peut saluer, compter, sourire, tousser, il parle presque. Il obéit aveuglément à son maître. Mais le plus drôle, c'est les sermons de monsieur Armand. Il aurait fait un bon curé. Tina, elle, dit que son père a perdu la boule.

Les deux hommes gardant le silence et paraissant attendre la suite, elle expliqua :

– Monsieur Joly est veuf. Il a déjà entendu des racontars sur le compte de sa fille. Il a jamais voulu qu'elle fasse du théâtre ou du cinéma : il dit que c'est un lieu de perdition, que toutes les comédiennes finiront dans le feu éternel… vous voyez le genre ? Alors, quand il voit sa fille embrasser un garçon, même durant le film, il fait une scène. Il critique les costumes que porte Tina. Il trouve qu'on montre trop ses fesses. Pauvre vieux, j'espère qu'il assistera pas à toutes les scènes.

– Comment ça ?

– Dans l'une d'elles, Tina est entièrement nue et elle fait l'amour avec un type, et le cheval doit être dans la chambre.

– Carabine ! C'est à cette scène-là que tu aurais dû nous inviter.

– Je te reconnais bien, Michel. Eh bien, même si j'avais voulu t'inviter à cette scène, je n'aurais pas pu. Il y aura seulement l'équipe technique, les deux comédiens et leurs doublures.

– Leurs doublures ? Comment ça ? Dis-moi pas qu'ils sont obligés de se mettre à plusieurs pour faire l'amour ? T'as pas pensé leur dire que moi, j'étais libre ?

– Idiot ! Je me demande si vous devriez l'amener avec vous ? J'ai

l'impression qu'il va déranger tout le monde.

– Inquiète-toi pas pour moi, fit Michel. Il y a rien qu'une chose... quand le producteur me verra, il voudra peut-être m'engager, me donner un rôle de vedette.

*

William Grant était le producteur du film. Pendant que les machinistes s'affairaient sur le plateau, il fit passer le Manchot et son acolyte dans une loge qui lui servait de bureau.

– Ça me fait bien plaisir de vous rencontrer, monsieur Dumont. Les journaux ont beaucoup parlé de vous, dernièrement. D'habitude, je n'admets pas les visiteurs dans les studios, mais j'ai fait comprendre à Ben que pour vous, on pouvait faire une exception.

Il s'était dirigé vers un petit meuble. Il sortit une bouteille de cognac et trois verres, tout en expliquant :

– Benoit Lorrin, c'est le réalisateur. Il accomplit de l'excellent travail. Vous le trouverez peut-être dur pour les comédiens mais, au fond, c'est un bon garçon. On va trinquer au succès du film.

– Non, merci. Pas pour moi. Je prends jamais d'alcool.

Le Manchot se retourna, surpris. C'était la première fois qu'il voyait Michel refuser une telle invitation. Le jeune détective lui avait bien dit qu'il ne buvait plus, mais jamais le Manchot ne se serait attendu à une telle déclaration.

– Félicitations, jeune homme. J'aimerais bien être comme vous. Si tous les comédiens étaient des abstinents, ça faciliterait notre tâche.

Quelques minutes plus tard, Grant faisait asseoir les deux hommes dans un coin isolé du plateau.

– D'ici, vous verrez très bien la scène. Vous serez près, mais vous ne serez pas « on caméra ».

Il présenta Benoit Lorrin, son metteur en scène. L'homme serra distraitement la main des deux hommes, puis se retourna :

– Voyez si tous les comédiens sont arrivés, cria-t-il. On a déjà perdu assez de temps. Il faut commencer dans dix minutes. Vous autres, en haut, grouillez-vous le cul. Ça prend pas dix ans à installer les éclairages. Je vous paye pas pour jaser.

Nicole venait d'apparaître. Elle portait une jupe noire et une petite blouse blanche. Dans le film, la jeune fille était serveuse dans un bar que fréquentait « Mademoiselle Pur-Sang ».

– Le vieux est-il arrivé avec le cheval ? Où est Satellite ? cria Lorrin.

Une seconde plus tard, le cheval entrait. C'était une magnifique bête. L'homme qui la tenait par la bride avait un curieux accoutrement : une vieille salopette, un immense chapeau de paille et de vieilles bottines qui auraient dû avoir fini leur existence depuis déjà plusieurs mois.

Sur sa chemise à carreaux, cet étrange bonhomme portait une croix en argent ; mais cette croix était beaucoup trop grosse et contrastait fortement avec son curieux costume.

– C'est Armand Joly, le père de notre vedette. C'est à lui qu'appartient cette magnifique bête. Venez, je vais vous le présenter.

Le Manchot se leva, mais Michel préféra demeurer sur sa chaise, expliquant au producteur qu'il évitait de marcher sur sa jambe blessée.

– Monsieur Joly, je vous présente un visiteur de marque : Robert Dumont, le détective privé qu'on appelle le Manchot.

– Ben content de vous connaître, fit le bonhomme en lui serrant la main droite.

Puis, regardant la main gauche, la prothèse du Manchot, il déclara :

– Oh ! heureux homme que vous êtes. Rappelez-vous que le Seigneur a dit qu'il vaut mieux entrer au paradis avec un seul bras que d'être jeté aux enfers avec tous ses membres. Excusez-moi, Tina arrive, je dois lui parler. Il faut que je lui fasse mes recommandations. Regardez son costume, messieurs : une honte, un péché ! Quand je pense que ma fille, ma propre enfant fait partie de ce monde corrompu…

Il s'éloigna, tenant toujours son cheval par la bride.

– Ne vous en faites pas, c'est un illuminé, fit Grant. Il ne parle que de Dieu, il voit le péché partout et ne vit que pour son cheval. Je dois avouer que Ben se montre d'une patience d'ange avec lui. Je connais bien des réalisateurs qui l'auraient foutu à la porte.

Les deux hommes s'arrêtèrent de parler. On semblait discuter très fort dans un autre coin du studio.

Joly était allé rejoindre sa fille. Tina était réellement jolie. Bien tournée, elle possédait des jambes magnifiques que les producteurs ne se gênaient pas pour montrer.

– Non, non, criait Joly, je n'admettrai pas qu'elle porte une telle blouse. On lui voit presque entièrement les seins, c'est une honte ! Et arrête d'aguicher les hommes, toi, suppôt de Satan. Je me demande si tu n'es pas l'épouse de Belzébuth. Ah, pourquoi Dieu m'a-t-il puni en me permettant de mettre un tel enfant au monde ?

Lorrin lui parla calmement :

– Inquiétez-vous pas, monsieur Armand, c'est votre cheval que les caméras capteront et non votre fille. Si sa blouse est échancrée, c'est que Tina transpire beaucoup. Il fait chaud et le tissu devient plus foncé quand il est mouillé ; alors, nous devinerions toutes ses formes. C'est une façon de cacher ce qui est pas joli.

Tina voulut protester, mais Lorrin lui fit signe de se taire. Armand avait écouté l'explication du réalisateur et semblait satisfait.

– Au travail, tout le monde. Bande de paresseux. Que ça bouge, hurla Lorrin.

Armand jubilait :

– C'est ça, parlez-leur, à ces fainéants, ces futurs habitants des enfers…

Enfin, le calme était revenu. Lorrin ordonna une répétition. Cependant, on continuait de parler dans le studio.

– Christ ! Vous comprenez pas ? J'ai dit vos gueules. Répétition.

Dans la scène qu'on répétait, des hommes buvaient au bar et Nicole les servait. Soudain, la porte s'ouvrait et Tina entrait, assise sur son cheval. Nicole protestait, disant qu'on n'admettait pas les animaux dans l'établissement. Tina insistait, prétendant que Satellite n'était pas une bête ordinaire. Il y avait un peu de texte, puis un des buveurs sortait un revolver de sa poche et tirait un coup de feu en direction du cheval.

Le producteur expliqua au Manchot :

– Dans le film, ce comédien travaille au terrain de course. C'est lui qui donne le signal de départ. Son arme est chargée à blanc, les autres le savent. Il veut seulement faire peur au cheval. Ce dernier ne bougera pas et, une seconde plus tard, il fera un sourire, découvrant toutes ses dents et se moquant de celui qui a tiré.

Lorrin prit aussi la peine de leur expliquer que la scène était divisée en plusieurs parties.

– Nous allons filmer jusqu'à l'entrée de Tina.

– Il n'y a qu'une caméra ? s'étonna Michel.

– Oui, elle filme l'ensemble. Plus tard, on découpera toute la scène, en prenant des « close-up ».

– Ça va être long ?

– Oh oui ! Je ne sais même pas s'ils pourront terminer cette scène aujourd'hui.

– Quand je demande le silence, cria Lorrin, c'est pour tout le

monde. Vous aussi, Grant. C'est pas parce que vous mettez de l'argent dans le film qu'il faut vous croire tout permis. Attention, vous êtes prêts ?

– Non, fit Tina, qui aimait bien jouer à la vedette. Il faut retoucher un peu mon maquillage. Il fait une chaleur, grimpée sur ce cheval ! J'ai peur de me sentir mal.

– Commence pas ce jeu-là, je t'en prie, Tina. Des crises de vedette, ça m'impressionne pas.

On dut recommencer quatre fois la même scène, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée de Satellite et de Tina. Lorsque, enfin, Lorrin trouva la scène acceptable, il se tourna vers Armand Joly.

– Êtes-vous obligé de faire de grands signes comme ça, avec votre chapeau ?

– Oui. Satellite, c'est un cheval-scout. Il obéit à mes signes. Si je lève mon chapeau trois fois, il fera trois pas, si je le tourne à droite…

– Très bien, très bien, mais essayez de faire moins de simagrées. On a dû reprendre deux fois parce qu'on voyait passer l'ombre de votre chapeau. On continue. Le cheval est devant le bar. On répète jusqu'au coup de feu. Tire pas, Charles… inutile d'énerver le cheval. Tu tireras seulement lorsqu'on va filmer.

– Est-ce que je dois faire rire mon cheval ? demanda Armand Joly.

– Non. On le prendra plus tard, en gros plan. En place, tout le monde. Répétition.

On répéta deux fois la scène. Lorrin fit quelques observations à Nicole.

– Projetez la voix un peu plus. Vous êtes en colère, oubliez pas ça…

Tina sourit au réalisateur.

– Allons, Ben, sois calme ; il ne faut pas demander l'impossible à des amateurs, des débutantes. Elle finira bien par apprendre son métier.

Le Manchot observait Nicole, qui se pinçait les lèvres pour s'empêcher de répliquer vertement.

– Oh médisance ! Médisance ! Ce sont les paroles du serpent qui sortent de sa bouche…

– Vous le père, taisez-vous, fit Lorrin. Vous irez faire un tour sur le Mont-Royal, ce soir, et vous ferez votre sermon sur la montagne. En attendant, pas un mot. Silence, tout le monde. Caméra !

– Prêt, cria le caméraman.

– Son !

– Prêt !

– Claquette !

Un jeune homme s'avança avec un tableau au-dessus duquel était fixée une planche rayée en noir et blanc articulée au moyen d'une charnière.

– Scène 43, prise un.

Le morceau de bois retomba avec un bruit sec.

Lorrin fit ses dernières recommandations :

– Silence tout le monde. Vous, Nicole, ayez pas peur d'en mettre… Attention, action !

La conversation s'engagea entre Nicole, Tina et les hommes.

– Moi, les chevaux, je connais ça, fit un des buveurs ; c'est une vieille picouille… un cheval peureux. Regardez-le bien sauter.

Le comédien avait sorti le revolver de sa poche.

Tout près de lui, mais hors caméra, Armand Joly faisait des signes avec son chapeau. C'était important, pour empêcher le cheval de bouger.

Le coup de feu éclata. Le Manchot se retourna et regarda Michel un instant. Le jeune détective n'avait pas bougé.

Pourtant, Robert Dumont n'avait pas rêvé. Il lui avait semblé entendre deux détonations… comme deux coups de feu, espacés d'une fraction de seconde.

– Coupez ! C'était bon… Mais on va reprendre quand même…

Soudain, Lorrin se tut. Sur le plateau, on s'était mis à crier, car Tina venait de tomber de son cheval. Nicole criait plus fort que les autres.

– Du sang ! Il y a du sang sur son costume.

Armand Joly s'était précipité sur le cheval pour le retenir. Il calma la bête en quelques secondes. Déjà, Lorrin était penché sur sa vedette.

– Incroyable ! On l'a tuée !

– Quoi ?

Armand Joly poussa un cri et se jeta sur sa fille, éclatant en sanglots.

– Ma petite, mon enfant ! Oh Dieu ! Pourquoi l'as-tu punie de cette façon ?

Le Manchot s'était levé brusquement, son instinct de détective soudain en alerte.

– Que personne ne sorte du studio, ordonna-t-il en s'approchant. Ne touchez pas au corps. Je suis policier. Grant, empêchez qui que ce soit

de sortir. Demeurez tous à vos places. Michel, vite, va prévenir la police.

– Dans ma loge, il y a un téléphone, fit Grant.

Michel s'éloigna rapidement, en traînant la patte.

Le Manchot n'avait donc pas rêvé : il y avait bien eu deux coups de feu. L'assassin avait cherché à tirer en même temps que le comédien. Mais Robert Dumont était persuadé que sa rapide intervention allait lui permettre de démasquer rapidement le criminel. « Un revolver, ça ne disparaît pas. Lorsque j'aurai trouvé l'arme, je tiendrai sans doute le coupable. »

III

Fouilles inutiles

Robert Dumont, le Manchot, n'avait pas rencontré l'inspecteur Bernier depuis son départ du corps policier montréalais.

Bernier dirigeait l'escouade des homicides. C'était un policier juste, honnête, mais très dur. Maladivement orgueilleux, Bernier, un ex-militaire, ne voulait jamais accepter les conseils de qui que ce soit. Il menait ses hommes avec une main de fer. Il avait surtout le don de dire des paroles amères, des paroles qui blessaient ses adjoints.

Les dirigeants du corps policier avaient déjà reçu de nombreuses plaintes, logées par des policiers. Mais quand arrivait le temps de l'enquête, les subordonnés de Bernier n'osaient plus parler. Ils savaient tous qu'un chef a presque toujours raison.

– Si nous nous plaignons, on nous changera d'escouade, c'est tout.

Après l'accident qui avait entraîné l'amputation de la main gauche de Robert Dumont, Bernier avait pris son policier en grippe. Si Dumont s'était blessé, prétendait-il, c'est qu'il avait manqué de précautions, qu'il ne s'était pas fait soigner à temps. En un mot, Bernier n'avait jamais digéré de se voir privé d'un de ses meilleurs enquêteurs à cause d'un accident bête.

Et il avait confiné Dumont dans un simple travail d'archiviste. Le détective ne dirigeait plus d'enquêtes, il se sentait inutile et l'inspecteur le lui faisait remarquer continuellement. C'est à la suite du renvoi de Michel Beaulac(1) que Dumont avait perdu patience et avait saisi son chef à la gorge, pour lui prouver qu'avec sa prothèse il pouvait être fort utile. Mais dans sa rage, le Manchot avait oublié que cette main artificielle développait une force qui sortait de l'ordinaire. Sans l'arrivée de ses collègues, il aurait pu tuer l'inspecteur...

En arrivant sur le plateau, l'inspecteur toisa son ex-collaborateur.

– Tiens, j'ignorais que vous étiez obligé de faire du cinéma pour vivre, Dumont. Il est vrai que, quand il s'agit d'affaires criminelles, on préfère toujours s'adresser à la police officielle plutôt qu'à des amateurs.

Dumont esquissa un sourire moqueur qui en disait long.

– Je me rends compte que vous n'avez pas changé, cher inspecteur. Toujours aussi sarcastique. Savez-vous que vous me manquez

beaucoup ? Dans le métier que j'exerce, il est rare de rencontrer des gens qui peuvent dire autant de bêtises en si peu de temps.

Il lui tendit la main gauche.

– Comment allez-vous, Bernier ?

Sans se rendre compte, l'inspecteur lui tendit la main et le Manchot appliqua une certaine pression qui fit grimacer son ancien chef.

– Vous n'êtes pas drôle, Dumont !

– Pourtant, je n'ai pas à me forcer pour l'être plus que vous... Pour répondre à votre question, je suis ici en visiteur. Au fait, vous connaissez mon assistant, Michel Beaulac ?

Les deux hommes se regardèrent un moment, puis Michel s'éloigna sans dire un seul mot. Il savait fort bien que, sans l'intervention de Bernier, il aurait pu demeurer au sein de la police officielle, après évidemment quelques semaines de suspension.

– Donc, vous avez assisté au crime ? demanda Bernier avec une désinvolture forcée.

– Tout s'est déroulé devant mes yeux, inspecteur. Et comme je ne refuse pas de collaborer avec la police... officielle, je crois pouvoir être d'un grand secours.

– Nous savons ce que nous avons à faire.

Le Manchot tenait à la main un petit carnet.

Il allait le remettre dans sa poche lorsque Bernier se ravisa, se rendant compte qu'il venait de commettre un impair.

– Comme je dois interroger tous ceux qui se trouvaient ici, aussi bien commencer par vous.

– Si j'étais à votre place, lieutenant, je demanderais à vos hommes de fouiller tout de suite afin de retrouver l'arme du crime.

– On m'a dit qu'on avait remplacé par une vraie balle, la balle blanche qui se trouvait dans l'arme du comédien qui faisait feu.

– Pas du tout. Je suis persuadé qu'il y a eu deux coups de feu. J'ai entendu deux détonations à une fraction de seconde d'intervalle. L'assassin a tiré en même temps que le comédien.

– Bon, je vais donner des ordres.

Mais le Manchot l'arrêta.

– Un instant, dit-il en désignant le plancher. J'ai fait dessiner le grand cercle blanc que vous voyez là. Eh bien, le coupable était à l'intérieur de ce cercle, j'en suis persuadé. Il ne peut avoir tiré de plus loin.

– Dans, ce cas, je vais faire fouiller chacune des personnes...

– C'est déjà fait. Toutes ont été fouillées. Michel et moi, nous nous sommes occupés des hommes et Nicole, pendant ce temps-là, se chargeait des femmes.

– Vous auriez dû attendre notre arrivée.

– Et donner la chance au meurtrier de se débarrasser de son arme ? J'ai préféré agir tout de suite.

– Et vous n'avez pas trouvé l'arme ?

– Non. L'assassin l'a donc cachée quelque part. J'ai défendu à tout le monde de déplacer quoi que ce soit. Chaque personne qui a quitté le cercle a été fouillée. Donc, le revolver se trouve dans ces limites.

Aussitôt, l'inspecteur Bernier alla donner des ordres précis à ses hommes.

– Je crois que l'expertise du médecin-légiste pourra grandement nous aider, fit-il en revenant se poster près de Dumont. Ça nous permettra d'éliminer quelques suspects.

– Ah oui ?

– Voyons, Dumont, je vous croyais plus intelligent que ça. Il y a l'angle du tir. Si le médecin prouve que l'assassin était à gauche, ça éliminera tous ceux qui étaient devant, derrière et à droite.

Dumont était d'accord.

– Mais ça ne vous avancera pas beaucoup. Il est clair que l'assassin était posté non loin de celui qui a tiré avec une balle blanche. Mais voilà, presque tout le monde était de ce côté.

Puis, il expliqua la scène.

– La vedette venait d'entrer avec son cheval. Elle était seule de ce côté, les figurants étaient à ma gauche. Les machinistes, les perchistes, l'ingénieur du son, les autres aides, le réalisateur, le producteur, Michel et moi étions tous de ce côté-ci.

– Donc, l'assassin était près de vous. Il a fait feu et vous ne pouvez l'identifier ?

– J'ai remarqué qu'il y avait eu deux coups de feu ; c'était déjà beaucoup, inspecteur.

Et, montrant son calepin, il ajouta :

– J'ai ici tous les noms des suspects. Enfin, je veux dire tous ceux qui ont pu tirer. Il s'agit de procéder par élimination.

Il montra la liste à Bernier. Mais l'inspecteur haussa les épaules en considérant le grand nombre de noms qui y apparaissaient.

– Mais il y en a plus d'une vingtaine ?

– C'est exact.

Prenant son crayon, le Manchot biffa tout de suite le nom du producteur, celui de Michel et le sien.

– Vous voyez, la liste diminue déjà.

– Pourquoi biffer le nom de William Grant ?

– C'est le producteur. Il était assis à côté de moi. Il n'a pas pu tirer, je vous l'assure. Quant aux autres, tous ont pu le faire. Aussi, je crois que si vous trouvez le revolver, l'arrestation du ou de la coupable ne devrait pas tarder. Même s'il n'a pas laissé d'empreintes sur l'arme, il vous sera facile de savoir d'où vient ce revolver et de retracer son propriétaire.

Bernier étudiait la liste pendant que ses hommes procédaient à une fouille minutieuse du plateau. On regardait partout, dans les urnes, dans les pots, dans tous les accessoires, qui auraient pu cacher quelque chose. Rien n'était laissé au hasard.

– Vous n'avez pas mis, sur cette liste, le nom de votre femme-détective ?

– C'est de moi que vous parlez ?

Nicole venait d'apparaître derrière les deux hommes.

– Je suis la secrétaire de monsieur Dumont, mais je fais également du cinéma. Savez-vous, monsieur, que vous venez de me donner une idée ? Je détesterais pas ça du tout, de devenir détective.

Le Manchot fit les présentations, puis répondit à la question de Bernier.

– Si le nom de Nicole n'est pas sur cette liste, c'est qu'elle n'a pas pu tuer Tina Jolie qui se trouvait derrière elle.

Pendant que le trio discutait, le Manchot pouvait voir Michel qui interrogeait le réalisateur, Benoit Lorrin.

– C'est tout ce que vous pouvez me dire, Dumont ?

– Écoutez, inspecteur, j'ai fait de mon mieux. Je n'ai pas eu le temps de procéder à des interrogatoires. J'ai empêché tout le monde de bouger, puis il y a eu la fouille et vous êtes arrivés.

Avant de s'éloigner, Bernier dit sèchement.

– J'espère que, si vous découvrez quelque chose, vous me mettrez au courant. C'est à la police officielle d'agir et non à un détective privé. Rappelez-vous qu'ici, vous n'êtes qu'un suspect, comme les autres.

Le Manchot le corrigea :

– Pardon, inspecteur, j'ai mon permis de détective privé et, déjà, monsieur Grant a retenu mes services. Faut croire qu'il n'a pas trop

confiance en vous… je veux dire en vos hommes.

Bernier marmotta quelques mots incompréhensibles et marcha vers le médecin qui était penché sur le corps de Tina.

– Nicole, puisque tu veux jouer au détective, je vais t'en donner l'occasion. Parle avec les comédiens. Essaie d'en savoir le plus possible sur le passé de Tina. Je veux tout connaître sur les suspects.

– Monsieur Dumont, je pourrais déjà vous nommer plusieurs personnes qui en voulaient à Tina. Elle avait beaucoup plus d'ennemis que d'amis.

– Oui, mais ce sont des faits précis que j'exige et non des racontars. Moi, je vais aller poser quelques questions à mon suspect numéro un.

– Comment, vous connaissez l'assassin ?

– Non, fit le Manchot en souriant. Mais dans tout crime, il y a toujours un suspect principal, Nicole. Il ne faut pas le négliger. Même s'il n'est pas coupable, il peut m'en apprendre beaucoup sur la victime.

– De qui parlez-vous ?

– Mais du vieux Joly, le père de Tina, Armand Joly. Cet illuminé qui ne parle que de vengeance. Il n'aimait sûrement pas sa fille.

Mais Nicole s'écria :

– Au contraire, il l'adorait ; mais jamais il l'aurait dit. Vous avez vu la crise qu'il a faite…

– Oui, j'ai vu ; mais j'ai quand même l'impression qu'il aurait eu plus de peine si c'était son cheval qui avait été tué. Allons, au travail, mademoiselle détective.

Le Manchot se dirigea tranquillement vers le fond du studio. Il y avait là un enclos où l'on enfermait Satellite en attendant d'avoir recours à ses services sur le plateau.

Armand Joly avait enlevé son chapeau. Il était assis sur une chaise et paraissait perdu dans ses pensées. Il regardait fixement devant lui et tournait continuellement son chapeau entre ses mains.

– Monsieur Joly, j'aimerais vous dire quelques mots.

– Silence… Il faut garder le silence devant la mort. Ici, il y a trop de bruit. Au lieu de crier, de gesticuler, nous devrions tous nous agenouiller et prier pour le repos de l'âme de mon enfant. La Main de Dieu a frappé. Je le savais, j'avais prévenu Tina qu'elle courait au-devant de la mort. Ô, puissance Divine, accorde le pardon à toutes ces âmes pécheresses.

Le Manchot approcha une chaise et s'assit près de l'homme.

– Je comprends votre désarroi, monsieur Joly, mais si vous voulez que l'assassin de votre fille subisse le châtiment qu'il mérite, vous pourriez nous aider.

– Il y a seulement deux personnes qui connaissent l'assassin, monsieur. Dieu… et mon cheval. Lui, il a sûrement vu qui a tiré.

Dumont comprit qu'il allait avoir besoin d'une patience d'ange pour interroger ce curieux personnage.

– Vous avez dit, tantôt, que plusieurs personnes méritaient la punition de Dieu…

– Tous, monsieur, tous ! Mais Dieu ne s'est servi que d'un seul pour frapper. J'ai toujours voulu empêcher Tina de s'engouffrer dans cette route de péché. Mais quel enfant écoute un père qui vieillit ?

Il se mit à imiter une voix de femme.

– Vous n'êtes pas de votre temps. Les mœurs ont changé. Vous êtes vieux jeu. Vous ne connaissez rien au cinéma… Voilà ce qu'elle me disait, à moi, qui, avec mon cheval, fréquente le milieu du spectacle depuis près de trois ans, maintenant.

– Qu'aviez-vous à reprocher à votre fille ?

– Sa conduite désordonnée. Tina avait du talent, vous savez. Elle aurait pu réussir sans avoir recours à… enfin, au péché. Les femmes étaient jalouses d'elle. Tous les hommes la désiraient… et Dieu l'a punie, parce que jamais elle ne disait non.

– De qui Dieu s'est-il servi pour tuer votre fille ? demanda brusquement le Manchot.

– De Benoit Lorrin, le réalisateur.

La réponse était venue rapidement.

– Ma fille ne l'aimait plus… mais il se peut également que ce soit une main de femme qui ait servi d'instrument… oui, une main de femme, c'est ce que je crois. C'est Francine Ricard qui a tiré. Elle était près de moi, je l'ai vue, l'arme à la main.

– Qui est Francine Ricard ?

– L'épouse de Louis Ricard, ce comédien qui a osé commettre le péché de l'adultère avec ma Tina. Il vaudrait mieux que l'homme qui commet le péché d'adultère soit jeté dans les eaux avec une meule attachée au cou. Voilà ce que disent les Écritures. Francine était rongée par la jalousie et…

Il s'arrêta tout à coup.

– Mais non, je me souviens, c'est Bertrand qui a tiré. Le coup de feu a été tiré au-dessus de moi. Bertrand, c'est le perchiste, celui qui tient le micro. Il en voulait à Tina. Il croyait qu'avec ma fille, une aventure

pouvait durer toute la vie. Oui, maintenant, je suis certain que c'est lui. Cherchez près des micros, vous trouverez le revolver.

Le Manchot comprit qu'il perdait son temps. D'un autre côté, il en apprenait beaucoup en écoutant ce vieil homme.

– L'œil… l'œil qui regardait ma Fille.

« Il va encore me parler de Dieu, ou de sa Main », songea Dumont avec accablement.

– L'œil de la caméra… c'est l'œil qui visait ma fille… Régent, le caméraman, lui aussi a aimé Tina… disait Joly d'une voix blanche.

« Mais il va tous les accuser. À l'entendre, il a vu tout le monde tirer. Je vais le passer à Bernier, je vais mettre sa patience à l'épreuve… »

Il fit signe à l'inspecteur.

– Inspecteur Bernier, voici monsieur Armand Joly, le père de Tina. Le cheval Satellite lui appartient.

Et Dumont ajouta à voix basse.

– J'ai l'impression qu'il en sait fort long. Il connaît peut-être le coupable.

– C'est la Main de Dieu qui a frappé, s'écria Armand. Le glaive de la Providence s'est abattu sur ce lieu qui est l'antichambre de l'enfer. Et la Main de Dieu continuera de frapper si vous n'arrêtez pas l'assassin.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Un malade mental ? chuchota Bernier.

– Pas trop fort, inspecteur. Qui sait ce qu'un homme peut faire… Il se pourrait même qu'un jour, cet homme, avec sa « Main de Dieu », devienne premier ministre du Québec…

– Qu'est-ce que vous me chantez là ?

– Vous n'avez pas changé, inspecteur, fit Dumont en lui appliquant dans le dos une claque sonore. L'humour et vous, vous faites très mauvais ménage. Souriez un peu, bon sang ! vous êtes aussi triste qu'une porte de cimetière par une nuit de février.

Dumont allait s'éloigner, mais l'inspecteur le rattrapa.

– Mes hommes ont regardé partout… partout, vous entendez ? Dans les accessoires, derrière le comptoir, on a démonté la selle du cheval, les micros, les réflecteurs… Tout ! L'arme du crime est introuvable. D'après moi, vous avez dû mal fouiller les comédiens.

– Pas du tout. D'ailleurs, je suis persuadé qu'il y a un endroit où vous n'avez pas regardé.

– Où ça ?

– Tout à l'heure, cet homme a dit une phrase qui m'a frappé. Il a parlé de l'œil de la caméra qui visait sa fille. Souvenez-vous de ça, Bernier… l'œil de la caméra.

Le Manchot s'éloigna. Mais il s'arrêta presque aussitôt, tira son calepin de sa poche, prit son crayon et raya un nom. « Évidemment, j'aurais dû l'éliminer plus tôt. Le comédien qui a fait feu ne peut pas être l'assassin. » Il conta le nombre de noms qui restaient sur sa feuille. « Quatorze… ce ne sera pas facile… »

Le grand Michel Beaulac venait vers lui, l'air désinvolte.

– Avez-vous du nouveau ? fit le jeune homme en se campant devant lui.

– Oui, Michel. Maintenant, nous pouvons affirmer que Tina a été tuée par une arme… invisible. Une arme que l'assassin a fait disparaître au nez et à la barbe de tout le monde.

IV

Cinéma sans film

– Qu'est-ce que c'est que tous ces noms ? demanda Michel.

Le Manchot regarda autour de lui. Il était confortablement installé sur un divan, au fond du studio.

– Tiens, viens t'asseoir près de moi, nous allons examiner cette liste. Peut-être que tu pourras m'aider à rayer quelques autres noms. Quand tu enquêtes sur une cause de meurtre, Michel, tu te sers de ton intelligence. Il faut de la méthode. Dresser une liste de suspects, c'est indispensable.

Michel eut un rire niais.

– Une chance que vous aviez pas votre intelligence dans votre main gauche.

– J'espère pour toi que tu ne te feras pas couper les pieds ! Ton intelligence en prendrait un coup ! Tu aurais dû demeurer dans la police officielle. Toi et Bernier, vous auriez fait une belle paire. Au lieu de perdre ton temps, tu peux prendre des notes, toi aussi.

Le Manchot pointa le premier nom qui se trouvait sur sa liste :

– Armand Joly, père de la vedette. Ça ne tourne pas rond dans sa tête. Parle souvent de vengeance. Était sûrement près de la personne qui a tiré. L'ai fouillé moi-même. Il n'avait pas de revolver. Une chose certaine, il aimait sa fille. Homme qui en veut à tout le monde.

– Vous le rayez ou vous le gardez comme suspect, celui-là ? demanda Michel.

– Tous ceux qui sont sur cette liste, je les garde, jusqu'à nouvel ordre. Deuxième nom, Benoit Lorrin, réalisateur, amant de Tina. Approfondir enquête sur lui.

– C'est fait, s'écria Michel. J'ai appris qu'il avait eu une querelle avec sa vedette, une crise de jalousie. Il a même laissé entendre que si le tournage avait pas été aussi avancé, il aurait remplacé Tina. Il en a parlé avec le producteur, qui a rien voulu entendre.

– En tuant Tina, conclut le Manchot, il oblige Grant à la remplacer, c'est évident. Je continue. Régent : j'ignore son nom de famille. C'est le caméraman. Il était bien placé pour tirer sur Tina. A-t-il pu le faire ? J'ai écrit *pourquoi ?* mais Joly m'a dit que ce Régent avait été un des

nombreux soupirants de Tina. La même chose pour Bertrand, le perchiste qui tenait le micro. Je n'en sais pas plus sur lui.

– Ça fait seulement quatre suspects. Vous dites en avoir quatorze.

– Oui, quatorze qui ont pu tirer, mais je n'ai aucun mobile pour les autres, à l'exception de Francine Ricard, l'épouse du comédien Louis Ricard. Tous les deux sont suspects. Francine était très jalouse. Elle était près de Joly quand les deux coups de feu ont été tirés.

Michel faisait le compte.

– Six noms.

– Il y avait six autres comédiens, dont deux femmes. J'ignore les noms, je n'ai fait que les numéroter. Tous peuvent avoir tiré. Il y a également l'ingénieur du son. Il était peut-être un peu loin ; tout dépendra du résultat de l'autopsie. Enfin, il y avait la maquilleuse qui surveillait la scène. Je ne sais rien d'elle.

– Vous avez oublié celui qui a tiré.

– Non, j'avais son nom, mais puisque je suis persuadé qu'il y a eu deux coups de feu, il ne peut être le coupable. Voilà, tu as la liste, tout comme moi. Tu n'as qu'à procéder par élimination.

– Vous pouvez éliminer deux comédiens, déclara aussitôt le jeune Beaulac. Un homme et une femme. Ils sont mariés, c'est le couple Desjardins. Ils se sont mariés il y a à peine un mois. Dans le film, ils jouent les amoureux et, quand le coup de feu a été tiré, ils étaient en train de s'embrasser. Le coup de feu, dans le film, devait pas les déranger.

– Fort bien, nous demeurons maintenant avec douze suspects. Au début, je croyais en avoir plus de vingt.

Le Manchot fut soudain interrompu par des cris et des jurons.

– Allons, qu'est-ce qui se passe ? fit-il en marchant vers l'attroupement qui s'était formé autour de l'inspecteur Bernier.

Le réalisateur, Benoit Lorrin, était celui qui gesticulait le plus. Il y avait là, également, plusieurs policiers, des comédiens et quelques journalistes qui venaient d'arriver.

– Allons, laissez-moi passer.

Comme personne ne bougeait, le Manchot se mit à jouer des épaules, se frayant un chemin malgré les protestations indignées qui fusaient autour de lui. Il parvint ainsi jusqu'à l'inspecteur.

– Je croyais jamais que ça m'arriverait, hurlait Lorrin. Je sais que c'est pas la première fois que ça se produit, mais j'ai pas l'habitude de travailler avec des imbéciles de la sorte.

Régent Cloutier, le caméraman, se défendait de son mieux.

– Vous savez comme moi que c'est pas mon travail de changer les bobines. Je croyais que c'était fait.

Un autre type, un assistant du caméraman, ajouta :

– Quelqu'un a dû jouer dans mes bobines. J'étais certain d'avoir placé une bobine avec du film à l'intérieur. C'est la première fois que ça m'arrive.

Lorrin était tout à fait sorti de ses gonds.

– Et ce sera la dernière, christ ! S'il y a un moyen, je vais te faire « barrer » partout. Il faudra reprendre tout ce qu'on a filmé depuis ce midi.

– De toute façon, intervint le Manchot, monsieur Lorrin, vous devrez reprendre, puisque votre vedette est disparue.

Le réalisateur se retourna brusquement.

– Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Vous connaissez rien au cinéma. Ce qu'on a filmé précédemment… eh bien, Tina n'était pas dans l'image.

William Grant, le producteur, tentait de calmer le réalisateur.

– Prenez sur vous, Ben, vous êtes très nerveux. J'ai décidé d'annuler les deux prochains jours de tournage. Il nous faudra remplacer la vedette, refaire un horaire. Nous réviserons tout ça.

Mais Lorrin, même s'il criait moins, n'était pas encore apaisé.

– Jamais j'ai vu ça, jamais… Tourner un film… sans film… c'est intelligent, c'est supérieur, c'est extraordinaire. On est des magiciens, on tourne avec des films invisibles.

– Moi, j'aurais aimé voir ce film, monsieur Lorrin, déclara l'inspecteur Bernier. Peut-être que cette scène filmée nous aurait permis de savoir ce qui s'était passé. Ce film, c'était le meilleur témoin du meurtre et il est disparu.

Un lourd silence accueillit les paroles de Bernier. Régent Cloutier fut le premier à réagir.

– Si vous voulez entendre par là que j'ai fait disparaître volontairement la bobine, dit-il, vous vous trompez.

Bernier se tourna vers ses hommes :

– Qui a fouillé la caméra ? Qui a inspecté les bobines ?

Personne ne répondit.

– Je vous avais dit de regarder partout, partout.

– J'avais raison, cria une voix, l'œil de la caméra… l'Œil de Dieu !

Tous se retournèrent. Armand Joly avait les deux bras en l'air et semblait implorer le ciel.

Lorrin n'en pouvait plus.

– Faites-moi sortir ce fou, avec son cheval. D'ailleurs, on aura plus besoin de la bête avant quelques jours.

Le Manchot donna un petit coup de coude à l'inspecteur.

– Que le cheval s'en aille, on s'en fout. Mais à votre place, je garderais le vieux. C'est lui qui en sait le plus long sur la victime, il ne faut pas l'oublier.

Bernier donna alors des ordres précis.

– Vous pouvez renvoyer le cheval. Mais tous les autres, tous ceux qui se trouvaient sur le plateau… c'est-à-dire à l'intérieur de ce cercle tracé à la craie, vous devez rester ici… Quant à cette caméra, nous allons la conduire au laboratoire.

Cette fois, ce fut au tour du producteur de réagir.

– Quoi ? Mais c'est ridicule. Nous en avons besoin. Vous savez combien vaut une telle caméra, mon cher monsieur ?

– Je m'en fous. Ici, c'est moi qui donne les ordres. Qui me dit que cette caméra n'a pas été truquée ? Qui me dit que le revolver n'était pas à l'intérieur ?

Régent Cloutier était pâle comme la mort.

– Aussi bien m'accuser de meurtre, tant qu'à y être ! J'ai jamais vu quelque chose d'aussi ridicule. Pourquoi que j'aurais tué Tina ?

– On perd souvent la tête lorsque sa maîtresse nous laisse tomber, fit le Manchot. Vous avez été l'amant de Tina, mais c'était fini entre vous.

– Oui, vous avez raison, c'était fini. J'en avais assez de cette guidoune qui passait dans les bras de tous les hommes.

Il fallut retenir Armand Joly, qui voulait se jeter sur le jeune homme.

– Ne salissez pas les morts ! Dieu vous punira ! Vos ennemis iront cracher sur votre tombe… Comme ça !

Et il essaya de cracher à la figure de Régent.

– C'est assez, cria Bernier. Tout d'abord, je ne veux pas de journalistes ici, c'est clair ? Enfin, tous ceux qui n'étaient pas à l'intérieur du cercle, je vous donne cinq minutes pour quitter les lieux.

Les employés de la morgue arrivaient. Les policiers en profitèrent pour faire sortir les journalistes et tous ceux que l'inspecteur ne voulait plus voir dans le décor.

– Vous n'êtes pas obligé de rester, Dumont. Ni vous, ni votre assistant, ni votre secrétaire.

– Vous oubliez une chose, inspecteur : nous étions tous les trois à l'intérieur du cercle.

– Je sais, Dumont, mais je sais également que ni vous, ni vos assistants, n'êtes les coupables.

Robert Dumont esquissa un sourire et sortit son calepin de sa poche.

– Puisque vous refusez mon aide, dit-il en s'éloignant lentement, je vais causer avec les journalistes. Ils seront fort heureux d'obtenir les renseignements que je possède.

L'inspecteur réagit aussitôt en saisissant brusquement le Manchot par la manche de son veston.

– Je vous défends de partir, vous entendez !

– Attention, inspecteur, il arrive que je ne puisse contrôler mon bras... vous devez vous en en souvenir ? Je vous conseille donc de me lâcher.

Bernier ne savait plus que répondre.

– Ah, et puis... allez donc au diable.

– J'attendrai que vous soyez moins occupé pour que vous m'indiquiez le chemin.

Quelques policiers, amis de Dumont, se cachaient afin de ne pas rire à la figure de l'inspecteur.

Bernier permit aux comédiens de revêtir leurs habits de ville. Petit à petit, le plateau se vidait. Nicole vint rejoindre Michel et le Manchot.

– Croyez-vous réellement que la caméra ait eu un rôle à jouer dans le meurtre ? demanda-t-elle.

– Tout est possible, Nicole. La disparition de cette bobine est mystérieuse. Mais il se peut qu'on ait fait une simple erreur. On a toujours dit que tout pouvait arriver dans le milieu du cinéma. Je me rends bien compte que c'est l'exacte vérité. Une enquête dans cette jungle, ce n'est pas facile.

– J'ai pu obtenir certains renseignements intéressants, fit Nicole à voix basse.

Le Manchot l'amena à l'écart. Michel les suivit.

– On le découvrira à l'autopsie, mais une comédienne m'a dit que Tina se droguait. Plus que ça, il y a un comédien, paraît-il, qui vend de la drogue ; et Tina lui devait une grosse somme.

Ce fut au tour de Michel de sortir son carnet.

– Tu as leurs noms ? Il y a quatre comédiens qui nous sont inconnus

présentement.

– C'est celle qui s'appelle Bernadette qui m'a dit ça et c'est Raymond qui vend la drogue. Elle-même en a déjà acheté. Elle est sous les soins d'un spécialiste et cherche à se faire désintoxiquer. Mais Raymond a pas envie de perdre une aussi bonne cliente.

Le Manchot et Michel avaient noté les noms.

– Il ne nous reste que deux comédiens dont nous ignorons l'identité, fit Dumont ; deux hommes. Nous avons éliminé le couple Desjardins.

– Eh bien, je connais les prénoms des deux comédiens. L'un s'appelle Jacques et le plus vieux se nomme Edmond. Ce sont des comédiens connus. Mais je me demande pour quelle raison ils en auraient voulu à Tina.

Michel, rapidement, faisait un résumé :

– Les suspectes, tout d'abord : Francine Ricard, cette Bernadette et la maquilleuse. Les suspects : Monsieur Joly, le réalisateur Lorrin, Cloutier, le caméraman, le perchiste Bertrand, les comédiens Ricard, Raymond je-sais-pas-qui et les deux autres, Edmond et Jacques, et, enfin, l'ingénieur du son. Mais celui-là, comme l'a dit le boss, il était un peu loin. On peut presque l'éliminer. L'assistant du caméraman était aussi très mal placé.

– Nous restons avec treize noms, conclut le Manchot, dont deux comédiens qui ne semblent avoir aucun mobile.

– Cela voudrait dire onze suspects.

Robert Dumont calma son assistant :

– Pas trop vite, Michel, pas trop vite. D'ailleurs, je ne déteste pas avoir treize suspects. Pour plusieurs, treize est un chiffre malchanceux ; mais pour moi, c'est l'inverse.

Juste à ce moment, un policier parut. Il tenait par le bras un homme qu'il poussait vers l'inspecteur.

– Vite, allons voir ce qui se passe, lança Dumont.

– C'est lui, murmura Nicole, le comédien qui vend de la drogue.

Le policier, sans lâcher l'homme, déclara :

– Inspecteur, j'ai quelque chose de très intéressant. Je me tenais dans le corridor, près des loges, lorsque j'ai entendu deux hommes qui semblaient se chamailler. Je me suis approché de la porte de la loge et j'ai tendu l'oreille. L'un des hommes, un comédien qui s'appelle Edmond, voulait absolument obtenir de la drogue.

Bernier bondit.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– La vérité. Je suis entré dans la loge. Edmond a avoué que monsieur Plante, Raymond Plante, vendait de la drogue, à un peu tout le monde. On a fouillé la loge.

– Et vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

Le policier esquissa un sourire triomphant :

– Très intéressant, inspecteur. Non seulement nous avons trouvé de la drogue, mais, caché derrière un miroir, ce revolver… un revolver qui a servi, il y a très peu de temps.

V

Un suspect en moins

Bernier n'hésita pas et mit immédiatement le comédien Raymond Plante sous arrêts.

– Mais vous n'avez pas le droit… je n'ai rien fait.

– Nous avons trouvé de la drogue dans votre loge, c'est suffisant. Mais je vous arrête également comme suspect pour le meurtre de Tina Jolie. Je tiens à vous mettre en garde, tout ce que vous pourrez dire, désormais, pourra servir contre vous s'il y a procès. Vous avez le droit de garder le silence et de vous mettre en communication avec un avocat.

Il ordonna à un policier :

– Occupez-vous de lui, j'aurai quelques questions à lui poser tout à l'heure.

– Je ne dirai rien, absolument pas un mot. Je veux appeler mon avocat.

– Dans ce cas, conduisez-le au poste immédiatement. Je le verrai plus tard. Quant au revolver, qu'on l'envoie tout de suite aux laboratoires pour les expertises.

Armand Joly alla se placer devant Raymond.

– Je le savais, cria-t-il en le pointant du doigt, je savais que cet homme était un envoyé de Satan. C'est lui qui a fait perdre la tête à ma petite fille en lui vendant de la drogue. C'est lui, l'assassin.

Le Manchot ne put s'empêcher de sourire.

– Ça fait au moins cinq personnes que Joly accuse. Bientôt, ce sera à notre tour d'être soupçonnés.

Bernier, un regard vainqueur éclairant sa figure, s'approcha du Manchot :

– Alors, mon cher Dumont, dit-il d'un ton protecteur, êtes-vous toujours d'avis que nous sommes des imbéciles ?

– Je n'ai jamais dit ça.

– Non, mais vous le pensiez. Quand nous sommes arrivés, vous me dictiez même vos ordres. Et tout à coup, la situation change. Non seulement nous avons trouvé un passeur de drogue, mais nous avons récupéré l'arme du crime et probablement arrêté l'assassin.

Le Manchot hochait la tête d'un air sceptique. Il jeta un coup d'œil du côté de ses deux acolytes.

– Jamais je n'aurais pu croire, dit-il en hochant la tête, qu'un homme puisse changer aussi rapidement. L'inspecteur Bernier, que voici, était un policier hors pair. Il ne laissait rien au hasard, un excellent enquêteur. Et voilà qu'aujourd'hui, il agit comme un débutant. Il tire rapidement des conclusions, sans réfléchir. Je crois que vous êtes devenu orgueilleux, en vieillissant, Bernier ; vous voulez impressionner vos hommes.

– C'est ça, moquez-vous de moi. D'ailleurs, vous le faisiez déjà quand vous étiez sous mes ordres.

Mais l'inspecteur voulait, sincèrement, connaître l'opinion du Manchot.

– Vous pensez que Raymond Plante est innocent ?

– Je n'ai jamais dit ça, inspecteur, mais vous sautez trop vite aux conclusions. Vous avez trouvé de la drogue dans la loge de Plante. C'est le seul fait positif. Vous avez aussi trouvé un revolver. Mais est-ce bien celui qui a servi à l'assassinat ? Et même si c'était lui, comment Plante a-t-il pu le transporter là ? On l'a fouillé avant qu'il ne quitte le plateau et vous et vos hommes avez fouillé chaque coin et recoin. Enfin, pensez-vous que, si Plante était le coupable, il serait allé cacher le revolver dans sa loge ?

Bernier baissa les yeux. Il devait admettre que Robert Dumont avait raison.

– Enfin, si vous étiez un vendeur de drogue, même si votre cliente vous doit beaucoup d'argent, qu'elle paie mal, iriez-vous l'assassiner quand vous savez qu'elle est vedette d'un film et qu'elle touchera de très gros honoraires ?

Le Manchot se tourna soudain vers Michel.

– Tu peux rayer le nom de Plante, fit-il.

– Bon, il nous en reste douze.

Bernier haussa les épaules et dit d'un air sarcastique :

– Une méthode d'amateurs. Tantôt, j'interrogerai Plante, je le forcerai à parler. Il doit en savoir plus long qu'il ne veut le dire. Il parlera, vous verrez.

– Et vous ne serez pas plus avancé, inspecteur. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, dans toute cette affaire, il n'y a qu'un seul mystère. Où l'assassin a-t-il caché son arme, une fois le meurtre commis ? Il a pu reprendre le revolver, sous nos yeux, sans attirer l'attention. Personne n'est sorti du plateau avant d'être fouillé. Vos hommes n'ont pas trouvé le revolver et…

– Qui me dit que vous avez bien fouillé chaque personne ?

– Carabine ! intervint le grand Michel. Le boss et moi, on a fait déshabiller les hommes des pieds à la tête.

– Et moi, fit Nicole, j'ai fait dévêtir les femmes. Je les ai même obligées à se décoiffer, car on peut cacher un revolver dans les cheveux.

Bernier répliqua sèchement :

– Vous, mademoiselle, ne parlez pas trop. Mes hommes ont pris des renseignements sur vous. Vous avez déjà eu des démêlés avec la justice.

Nicole sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites ? demanda-t-elle en pâlissant.

– Votre mère a déjà déposé une plainte contre vous. Vous vous étiez enfuie de votre foyer.

– Elle était majeure, Bernier, expliqua le Manchot. C'est moi qui me suis occupé de cette affaire. Tu vois que ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais mademoiselle.

Bernier sentait la moutarde lui monter au nez. Il n'avait pas l'habitude de rester calme aussi longtemps.

– Et cette Nicole, je suppose que c'est toi, Robert, qui l'as fouillée ? Qui te dit que l'assassin n'a pas remis le revolver à Nicole ? J'ai questionné Lorrin, le réalisateur. Il m'a dit que Nicole était très déçue de ne pas avoir décroché le premier rôle.

Bernier s'était remis à tutoyer le Manchot, comme au temps où ce dernier faisait partie de son escouade.

– Faites-moi arrêter, inspecteur, dit sèchement la jeune fille. Monsieur Robert saura me tirer de là.

– Il n'en est pas question. Mais sur ma liste à moi, mademoiselle, vous êtes une suspecte. Ma liste est beaucoup plus longue que celle de votre patron. J'ai également trois autres noms, celui du producteur William Grant et ceux de Robert Dumont et Michel Beaulac.

Et l'inspecteur s'éloigna d'un air satisfait.

– Monsieur Robert ?

– Oui, Nicole.

– Je viens de penser à une chose… Madame Gravel, la maquilleuse…

– Eh bien, quoi ?

– Elle avait autour d'elle, des boîtes de maquillage, des perruques, des tas de choses. Si on a mal fouillé tout son attirail, elle a pu tirer et

facilement dissimuler le revolver. Elle a d'énormes pots de cold cream... un petit revolver peut fort bien se cacher là-dedans.

Nicole avait entièrement raison. Aussi le Manchot devait-il se décider vite.

– Avant que Bernier donne congé à tout ce beau monde, il faudrait bien leur poser quelques questions. Michel, occupe-toi de Bernadette. Elle te parlera surtout de Raymond Plante. Toi, Nicole, questionne le couple Ricard. Tous nous disent que Francine était suffisamment jalouse pour tuer Tina.

– Et Louis Ricard peut être l'assassin, fit Nicole.

– Pourquoi ?

– Parce que si Francine se décidait à demander le divorce, ce serait la fin de Louis. On peut pas dire qu'il a un énorme talent, ce comédien. Mais sa femme est très riche et je sais qu'elle a investi de l'argent dans le film. Grant vous le dira. Elle voulait pas de Tina comme vedette.

– Très intéressant... moi, je vais questionner la maquilleuse, madame Gravel. Faisons vite car j'ai l'impression que Bernier va retourner au poste pour interroger Plante et, avant son départ, il donnera la permission à tous les suspects de quitter les lieux.

Le trio se sépara. Le Manchot trouva la maquilleuse dans l'immense loge qui servait de salle de maquillage.

– Je vous dérange, madame Gravel ?

Une autre jeune fille l'aidait dans son travail. C'était celle qui s'occupait des costumes. Au moment du meurtre, cette jeune fille était dans cette grande loge ; logiquement, elle n'avait pu tirer.

– Pouvez-vous nous laisser, mademoiselle ? J'aurais des questions à poser à madame.

La jeune fille sortit de la loge, sans rien dire. Le Manchot jetait un coup d'œil sur les pots de crème, les différents tubes de fond de teint...

– Vous aviez tout ça avec vous, sur le plateau ?

– Évidemment. Il y a toujours des retouches à faire. Tout entre dans cette valise. Mais maintenant, il va falloir que je me procure du nouveau matériel.

– Tiens, pourquoi ? fit le détective, surpris.

– Les policiers et leurs mains sales... ils ont plongé leurs doigts dans tous mes pots. Je me demande bien ce qu'ils cherchaient.

Donc, les hommes de Bernier avaient bien fait leur travail. Le Manchot s'assit dans une des chaises pivotantes, semblables à celles qu'on trouve dans les salons de barbier.

– C'est vous qui coiffez les comédiennes ?

– Oui.

– Moi, j'ai toujours entendu dire que les coiffeuses étaient comme des confesseurs, que les clientes confient souvent des secrets…

– Oui, ça arrive ; mais on en entend tellement qu'en fin de compte, on oublie ou on mélange tout.

– Vous connaissiez bien Tina Jolie ?

– Oui et non. C'était la première fois que je travaillais avec elle. Mais j'en avais entendu parler.

Elle fit une pause, puis demanda :

– Ça vous fait rien si je travaille pendant que je vous parle ? Autrement, je pourrai jamais quitter le studio.

– Évidemment, allez-y. Parlez-moi de Tina, dites-moi ce que vous savez sur elle. Ne craignez rien, ce que vous direz restera entre nous.

La maquilleuse faisait le travail de la costumière, elle passait souvent devant le Manchot, plaçait des robes sur des cintres et allait les suspendre dans de vastes placards, tout en parlant.

– C'était une bonne comédienne. Beaucoup de talent, mais vedette ! Oui, monsieur, toute une vedette, ça portait pas à terre. Elle regardait tout le monde du haut de ses cinq pieds et cinq comme si elle avait été montée sur des échasses.

Robert Dumont avait appuyé son bras droit sur l'accoudoir du fauteuil ; la main sous le menton, il écoutait, prenant bien soin de ne pas l'interrompre. Il avait fermé les yeux. On aurait dit qu'il dormait, mais son imagination fertile était au travail.

– Vous l'avez vue ? Tina, c'était une belle fille, bien faite. Elle aurait pu aller loin avec son simple talent. Mais ce qu'on dit est vrai. C'est dans le lit qu'elle a obtenu ses meilleurs rôles. Pour moi, c'est pas trompant, cette fille-là, c'était une… une petite garce. Quand elle faisait l'amour avec un type, elle prenait un malin plaisir à se moquer de lui, dès le lendemain. Elle racontait sa nuit. Selon elle, rares sont les hommes qui savent faire l'amour. Une fois, elle a même dit qu'une fille la faisait mieux jouir qu'un homme.

Le Manchot parut sortir de sa torpeur.

– Tiens, tiens, c'était une bisexuelle ?

– Et comment ! Lorrin l'aimait réellement et je crois qu'elle le détestait pas. Elle était également la maîtresse de Plante, elle échangeait ses nuits contre de la drogue.

– Et Louis Ricard ?

– Il était amoureux d'elle. Il aurait laissé tomber sa femme pour Tina. Mais Tina se servait de l'influence de Louis. Vous savez que Francine a son mot à dire dans les distributions ?

– Oui, je sais.

– Mais Tina est allée trop loin avec Louis. Francine faisait des pieds et des mains pour l'éliminer. Un jour, j'ai retouché le maquillage de Francine et elle m'a dit, comme ça, que si Tina laissait pas son mari tranquille, elle prendrait les grands moyens, qu'elle connaissait des types qui sont prêts à tout pour quelques dollars.

Le Manchot n'avait pas pensé à ça. Serait-il possible qu'un tueur à gages se soit glissé dans le studio, ait abattu Tina et ait pu se mêler aux curieux, sans attirer l'attention ?

– Non, répondit le Manchot à mi-voix, le gardien à la porte était sévère. Et puis, l'assassin connaissait fort bien le scénario car il a tiré en même temps que Charles.

Madame Gravel se retourna.

– Vous dites ?

– Rien, je parle tout seul. Excusez-moi.

La maquilleuse, une véritable machine à parler, continua :

– Vous avez causé avec Bernadette ? Elle était devenue l'esclave de Tina. C'était sa petite amie. Bernadette Marien est très malheureuse. Tina lui a appris à se droguer. Bernadette voulait s'en sortir, mais elle voulait pas déplaire à Tina. Elle l'aimait à la folie. Bernadette, c'est la comédienne problème du groupe.

– Bertrand, le perchiste et Régent Cloutier, le caméraman, ils ont eu des aventures avec Tina ?

– Ça me surprendrait pas, surtout de la part de Bertrand. Ce gars-là, il fait de l'œil à toutes les filles. Régent, je le connais moins.

Le Manchot se leva.

– Qu'est-ce qui va se produire, maintenant ? La production est arrêtée ?

– Pas du tout. On voit bien que vous connaissez pas le milieu. Même que je dirais que la mort de Tina, ça va arranger bien des choses.

– Comment ça ?

– On va trouver une autre comédienne qui causera moins de soucis à Lorrin. Enfin, au point de vue argent, ça nuira pas. On assure toujours les grandes vedettes, on prend pas de chances. La mort de Tina va sûrement arranger les choses pour Grant. Je sais pas quel genre d'assurances il avait pris, mais il touchera sûrement quelques

milliers de dollars.

Le Manchot remercia la maquilleuse. Il en avait beaucoup appris, il s'était fait une opinion sur elle.

« On peut rayer son nom de la liste, pensa-t-il, mais ça ne nous avance guère : nous demeurons toujours avec le même nombre… Car j'y ajoute celui de Grant. »

C'est à ce moment précis qu'il aperçut le producteur au bout du corridor.

– Ah, Dumont, c'est vous que je cherchais. Où étiez-vous donc ?

– Dans la salle de maquillage, en train de me faire une beauté.

– C'est sérieux, Dumont. Edmond Gagné veut vous voir. Il dit que c'est important. Quand la police est entrée dans la loge de Plante, Edmond était là.

– Je sais, les deux hommes se chamaillaient.

– Oui, mais avant qu'Edmond entre dans la loge de Plante, il a vu sortir quelqu'un. Il y est entré, Plante n'était pas là, mais il l'a attendu. Maintenant, Edmond est persuadé que la personne qu'il a vue sortir de la loge est probablement celle qui est allée placer le revolver derrière le miroir. Je l'ai questionné, mais il a refusé de me donner un nom.

– Où est Gagné ? Vite !

– Il vous attend dans la loge numéro quatre…

Déjà, le Manchot était dans le couloir, Grant sur ses talons. Ils s'arrêtèrent devant la porte de la loge numéro quatre ; mais elle était fermée à clef.

– Vous avez la clef ? demanda Dumont d'un ton bref.

– Mais non, ces loges-là peuvent se fermer, mais par en-dedans. Edmond a dû pousser le verrou. Il va falloir enfoncer.

– Laissez-moi faire.

Le Manchot saisit la poignée de la main gauche. Tout en tournant, il se mit à serrer, appliquant le plus de pression possible. Sa prothèse serrait comme les mâchoires d'un véritable étau.

Une seconde plus tard, facilement, le Manchot arracha la poignée, Il entendit un bruit à l'intérieur.

– On avait dû glisser une chaise sous la poignée, murmura-t-il en poussant le battant.

Face à la porte, il y avait une fenêtre donnant sur la ruelle qui longeait le grand bâtiment. La fenêtre était ouverte.

Edmond Gagné était assis à une table, devant un grand miroir et quelques accessoires de maquillage. Mais sa prochaine séance de

maquillage aurait lieu au salon funéraire : il était penché en avant, un couteau planté entre les omoplates, son front appuyé sur la table, parmi les pots et les tubes. Sa chemise était tachée de sang. Le liquide poisseux avait formé un filet le long de son bras droit qui pendait le long de la chaise et avait perlé au bout de ses doigts pour former une petite mare rouge autour de ses souliers. L'assassin l'avait poignardé à plusieurs reprises.

– Grant, vite, rejoignez l'inspecteur Bernier avant qu'il ne parte. Ne dites à personne ce qui s'est passé.

Le producteur sortit de la loge.

« Edmond avait dit juste, songea Robert Dumont. La personne qui est sortie de la loge de Plante était bien l'assassin. C'est pour cette raison qu'on a éliminé Gagné. Il devait bien connaître cette personne. Même s'il se méfiait, il l'a reçue dans sa loge et on l'a frappé par surprise. L'assassin s'est acharné sur lui, le frappant à plusieurs reprises… Peut-être parce qu'il ne frappait pas suffisamment fort pour le tuer d'un seul coup. Oui, c'est possible… »

De toute façon, le Manchot pouvait enfin rayer un nom de sa liste : un des suspects venait d'être effacé de la liste des vivants.

VI

Les armes du crime

Robert Dumont était debout près de la porte de la loge et sa carrure cachait le corps d'Edmond Gagné. Le Manchot avait le dos tourné à la porte. Il ne prit pas la peine de se retourner lorsqu'il entendit des bruits de pas qui s'approchaient dans le corridor.

– C'est vous qui avez brisé cette poignée, Dumont ?

Le Manchot reconnut la voix de son ex-supérieur. Ce dernier poursuivit :

– … Et sachez que je ne suis pas à vos ordres. Sachez que j'ai autre chose à faire que de me plier aux caprices d'un amateur. Je travaille, moi…

Dumont recula d'un pas.

– Si vous pouvez arrêter de gueuler, vous allez peut-être vous rendre compte que je ne vous ai pas fait appeler inutilement. Fermez cette porte, Grant, hurla presque le Manchot. Je ne veux pas que tout le monde se rassemble ici.

– Qui est-ce ? demanda Bernier en apercevant le corps. C'est vous, Dumont, qui l'avez frappé ?

– Je savais que vous étiez ridicule, mais jamais à ce point, Bernier. À votre place, je songerais sérieusement à ma retraite. On n'aurait même aucune difficulté à vous trouver un remplaçant… compétent !

Grant s'était déjà rendu compte que les deux hommes ne s'aimaient guère, mais maintenant, il craignait que cette discussion ne tourne en véritable querelle.

– C'est un comédien. Edmond Gagné.

– Je sais, je sais, je l'ai reconnu, répliqua sèchement l'inspecteur. J'avais d'ailleurs l'intention de le faire surveiller. C'était un ami de Plante. Je me demande s'il ne l'aidait pas à vendre de la drogue.

– Eh bien, vous auriez dû le faire surveiller plus tôt, inspecteur. Vous auriez probablement empêché un second meurtre.

Bernier avait réponse à tout.

– J'ai déjà outrepassé mes droits en arrêtant Plante, répliqua-t-il. Je suis chef de l'escouade des homicides et ce ne sont pas mes hommes qui doivent s'occuper des cas de drogues ou de narcotiques.

– Évidemment, chacun son petit travail et laissons les criminels agir à leur guise…

– Et, bien sûr, cet assassinat est un autre mystère…

– Mon cher Bernier, je peux au moins vous dire une chose : si Edmond Gagné a été assassiné, c'est qu'il a vu quelqu'un sortir de la loge de Plante… quelqu'un qui est allé, sans doute, placer le revolver derrière le miroir.

L'inspecteur tirait rapidement ses conclusions.

– Donc, si ce que vous dites est vrai, c'est la même personne qui a tué Tina Jolie et Edmond Gagné.

– Exactement.

– Ça limite drôlement le nombre des suspects, n'est-ce pas, Dumont ?

– Un de moins.

L'inspecteur le corrigea :

– Trois de moins.

– Comment, trois ?

– Tout d'abord, Raymond Plante qui est avec mes hommes depuis déjà plusieurs minutes. Deuxièmement, le père Joly qui a quitté les lieux en compagnie de son cheval ; et enfin, cet Edmond Gagné.

Il ajouta d'un air sarcastique :

– Bientôt, sur ma liste à moi, il ne restera que les noms du Manchot et de ses deux acolytes, Nicole et Michel. J'espère, Dumont, que vous n'avez pas un bandeau devant les yeux. Regardez la vérité en face, que diable ! Votre supposée secrétaire tenait tellement à ce rôle qu'elle était prête à tout pour devenir la vedette.

– Oui, mais Nicole était derrière le comptoir lorsque Tina a été descendue. Elle ne peut donc pas avoir tiré.

– Et dans toute votre carrière, vous n'avez jamais vu une jolie femme s'acoquiner avec un amant pour commettre des crimes ?

Le Manchot haussa les épaules et ne répondit pas.

– Je vous laisse à votre travail, Bernier, lança-t-il en marchant vers la porte. Vous avez de quoi vous occuper, maintenant. Vous possédez les deux armes des crimes. Mais je serais fort surpris si vous trouviez des empreintes sur ce couteau.

Avant de sortir, il demanda à Grant :

– Avez-vous déjà vu ce couteau ?

– Oui, Plante s'en servait durant ses scènes. Il devait être dans sa loge.

– L'assassin a dû s'en emparer lorsqu'il est venu cacher le revolver, fit pensivement le Manchot. L'assassin sait fort bien que, tôt ou tard, la police découvrira que Tina est une adepte de la drogue, que Plante est son fournisseur et qu'il la tient à la gorge. Elle lui doit une forte somme et Plante n'est pas intéressé à être payé en nature... il veut de l'argent. Si on trouve le revolver dans sa loge, il sera accusé de meurtre. L'assassin vient donc déposer le revolver, derrière le miroir. Il entend des pas dans le corridor. Il est possible que quelqu'un l'ait vu entrer. Il s'empare du couteau, entrouvre la porte et aperçoit Edmond qui s'éloigne. Gagné a-t-il vu l'assassin ? Probablement. Il faut donc l'empêcher de parler. L'homme... ou la femme sort donc de la loge en apportant le couteau et attend l'occasion propice pour éliminer ce témoin gênant.

– Pourquoi avez-vous dit : « l'homme ou la femme » ? interrompit Bernier. Vous croyez qu'une femme peut avoir poignardé cet homme ?

– Pourquoi pas ? Edmond a été frappé par surprise. Il a reçu plusieurs coups. Je suppose que vous n'aviez pas remarqué toutes ces blessures ? L'assassin n'était peut-être pas suffisamment fort pour tuer d'un seul coup.

Le Manchot ouvrit la porte.

– Mais rappelez-vous, Bernier, il n'y a qu'une seule réponse à trouver, et alors vous pourrez arrêter votre coupable.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Où l'assassin a-t-il caché le revolver après le premier meurtre ? Où a-t-il pu si bien le cacher qu'il soit arrivé à le reprendre devant nous tous, sans attirer l'attention ? Voilà la clef de l'énigme.

Déjà, tous ceux qui se trouvaient encore sur place s'étaient rendu compte qu'il se passait quelque chose. Bernier sortit de la loge, presque immédiatement après le Manchot.

– Ne laissez pas partir les experts. Qu'ils viennent me rejoindre ici, qu'on rappelle le médecin-légiste et qu'on fasse venir une voiture de la morgue.

Aussitôt, les questions affluèrent. Déjà, les journalistes encore sur les lieux étaient à l'affût.

– Que s'est-il passé, inspecteur ?

– Un autre meurtre ?

– Je n'ai pas le temps de répondre à vos questions.

Et Bernier retourna dans la loge. Déjà, la nouvelle se répandait comme une traînée de poudre.

– Quelqu'un a été tué.

– Il y a un fou, ici, un fou qui peut frapper de nouveau.

Les journalistes entourèrent le Manchot.

– Pourquoi ne pas tout nous dire ? Vous savez bien que, de toute façon, nous saurons la vérité, tôt ou tard.

Ils avaient raison. Aussi, Dumont jugea qu'il était inutile de se taire plus longtemps.

– C'est le comédien Edmond Gagné qui a été assassiné. Maintenant, ne m'en demandez pas plus. J'ignore qui l'a frappé et j'ignore pourquoi.

– Moi, je le sais, je l'ai dit depuis le début : c'est Dieu qui a décidé de se venger. On commettait trop de péchés sur ce plateau. Je frapperai comme un voleur, a dit le Seigneur.

Le Manchot se retourna :

– Tiens, je vous croyais parti avec votre cheval, vous...

– Satellite est monté dans sa roulotte, répondit le vieil homme.

Mais un détective répondit à la question de Dumont.

– Nous attendions l'accord de l'inspecteur avant de donner congé à tout le monde. Il allait le faire lorsque le producteur est venu le chercher.

Dumont fit un signe à ses deux acolytes et, après les avoir attirés à part, il les mit au courant de la situation.

– J'ai l'impression que nous n'avons pas fini d'en voir, murmura le Manchot.

– Vous craignez d'autres meurtres ?

– L'assassin ne voulait se débarrasser que d'une personne, Tina Jolie. Mais maintenant, il a perdu les pédales. Et quand un coupable perd les pédales, il peut frapper à gauche ou à droite.

Le grand Michel était occupé à consulter son petit calepin.

– Je suis vos conseils à la lettre, boss. J'ai dressé ma liste et maintenant, elle devient beaucoup moins longue.

– Montre-la moi.

Le Manchot lut rapidement :

– Benoit Lorrin, réalisateur, Francine et Louis Ricard, et Jacques-je-ne-sais-pas-qui, tous des comédiens, Régent Cloutier, caméraman... Tu as rayé le nom d'Armand Joly ?

– Oui, c'est le père de Tina. Il avait aucun mobile pour tuer sa fille, et c'est pas tout...

– Quoi donc ?

– Au moment du meurtre, tout le monde le surveillait. Il dirigeait Satellite en faisant des signes et, lorsque sa fille est tombée, il s'est précipité vers elle. C'est moi qui l'ai aidé à se relever et je l'ai immédiatement fouillé. Il n'avait pas l'arme du crime ; on a également examiné le corps de Tina, mais l'arme n'avait pas été cachée sur elle.

– Mais il reste plusieurs autres suspects, fit remarquer Nicole.

– Je n'ai pas fini de lire sa liste ; il y a le perchiste Bertrand, la comédienne Bernadette Marien, l'ingénieur du son, l'assistant-caméraman, la maquilleuse… Au fait, elle se nomme madame Gravel, tu peux l'éliminer. Je lui ai parlé et je la crois innocente. Il est rare que mon instinct me trompe. Évidemment, Plante et Gagné ne font plus partie de la liste. Nous en avions treize, nous en éliminons quatre, il en reste neuf. Mais nous devons en ajouter un, celui de Grant. On ne sait jamais, le producteur avait peut-être une bonne raison pour faire assassiner sa vedette… et n'oublions pas l'assurance-vie.

– Encore dix suspects, soupira Nicole, c'est beaucoup trop pour moi.

– Deux armes différentes, murmura Michel d'un air pensif. Je comprends pas. Pourquoi l'assassin s'est-il volontairement débarrassé du revolver, s'il avait un second meurtre à commettre ? Au lieu de prendre le couteau, il n'avait qu'à se servir encore de son arme.

Dumont l'approuva :

– Tu as raison. Il se peut donc que l'assassin ait eu tout intérêt à vouloir nous laisser croire qu'il y avait deux meurtriers.

– Moi aussi, j'ai de l'instinct, fit brusquement Michel et il se peut que je connaisse la coupable.

– Tu dis… la coupable ?

– Oui. J'ai causé longuement avec la jolie Bernadette Marien. Cette fille est très perturbée. Tout d'abord, elle aurait voulu obtenir le rôle de Miss Pur-sang. On la dit meilleure comédienne que Tina Jolie.

– Tu as entièrement raison, approuva Nicole. Les talents de ces deux comédiennes sont vraiment pas comparables.

– La grosse différence entre les deux, c'est leur comportement. Bernadette aime seulement les femmes, tandis que Tina, elle, aimait tous les hommes. C'est ce qui l'a aidée à décrocher le rôle.

– Vous oubliez, ajouta le Manchot, qu'on a engagé le cheval Satellite avant de trouver la comédienne. Or, Tina connaissait bien ce cheval qui appartient à son père. C'est surtout ça, selon moi, qui a fait pencher la balance.

Michel poursuivait son idée.

– De toute façon, Bernadette a pas eu le rôle. Donc, elle jalouse

Tina. De plus, tous les comédiens savent que la jolie cow-girl s'est moquée de Bernadette et de ses avances. Elle lui a joué la comédie et l'autre l'a fort mal pris. Enfin, Bernadette voudrait se libérer de la drogue, mais Raymond Plante la harcelait. Elle en était venue à détester cet homme par-dessus tout. Donc, elle décide de tuer Tina et de faire accuser Plante : elle fait un coup double et peut-être même un coup triple, car il se peut qu'on se tourne vers elle pour jouer le rôle de Miss Pur-sang.

Le Manchot fit une moue approbatrice : les déductions de son assistant se tenaient, le jeune homme faisait des progrès.

– Il n'y a qu'une question à laquelle tu n'as pas pu répondre. Bernadette a été capable de tirer sans attirer l'attention. Mais où avait-elle caché le revolver ? On l'a fouillée comme toutes les autres.

– Et comment ! Elle a même été la seule à pas hésiter quand je lui ai demandé de se dévêtir entièrement, fit Nicole avec un sourire en coin. Elle devait sûrement avoir d'autres idées derrière la tête. Tu as peut-être raison de soupçonner Bernadette ; mais moi, c'est le couple Ricard qui m'intéresse le plus.

– Et moi, c'est l'histoire de la caméra sans film. La caméra… peut-être le seul endroit où on a pu cacher une arme, une fois le meurtre commis. Personne n'aurait osé exposer le film à la lumière… personne n'aurait osé ouvrir cette fameuse bobine qui était vide.

– Personne, fit Michel, excepté celui qui savait qu'il y avait pas de film dans la bobine.

– Exactement. Si ma thèse est juste, fit le Manchot, ça répondrait à la principale question. Ça réduirait également drôlement le nombre des suspects ; il n'en resterait plus que deux : le caméraman et son assistant.

Juste à ce moment, l'inspecteur Bernier sortit de la loge d'Edmond.

– Bernier, fit le Manchot en s'approchant de l'inspecteur. J'aimerais jeter un coup d'œil sur le revolver qui a servi à tuer Tina Jolie.

– Pourquoi ?

– Je veux l'examiner.

– Il est rendu aux laboratoires, répliqua sèchement Bernier. Et puis, je ne vois pas ce que ce revolver pourrait vous apprendre. Me prenez-vous pour un enfant d'école, Dumont ? Je vais répondre à quelques-unes de vos questions, moi. Vous voulez savoir pour quelles raisons l'assassin s'est servi du couteau au lieu de reprendre son revolver, pour le second meurtre ?

Bernier avait un sourire narquois au coin des lèvres.

– Je ne laisse rien au hasard, moi. C'est très simple, il n'y avait

qu'une seule balle dans le barillet : celle ayant servi à tuer Tina.

– Merci du renseignement, murmura le Manchot.

– Et ce n'est pas tout. Vous devez sûrement vous demander si l'assassin, sachant qu'il n'y avait pas de bobine de film dans la cassette de métal, n'aurait pas pu cacher le revolver dans cette boîte ?

Robert Dumont, bien malgré lui, admirait l'inspecteur qui semblait deviner toutes ses pensées.

– Eh bien, c'est simple. J'ai examiné la boîte de métal et le revolver était trop gros pour y prendre place. Réfléchissez à tout ça, Dumont, et amusez-vous bien avec votre fameuse liste de suspects. Moi, j'ai d'autres chats à fouetter.

Et c'est avec un air triomphant que l'Inspecteur Bernier s'éloigna du trio médusé.

VII

Une cause de divorce

– Monsieur le Manchot ?

Dumont se retourna :

– Oui, monsieur Joly.

– J'aimerais vous dire deux mots dans le particulier. Personne s'intéresse à moi, même pas la police. On dit que je suis un vieux fou. On oublie que c'est ma petite fille, le seul être qui me restait au monde, qui a été assassinée. Pouvez-vous venir avec moi ? J'ai ici ma grande roulotte. On pourra y causer tranquilles, sans être dérangés. Entre ces quatre murs, il n'y aura que Satellite et Dieu qui pourront nous entendre.

Le Manchot décida de le suivre : il n'avait pas grand-chose à perdre. Quand ils furent bien installés dans la roulotte, Armand Joly murmura :

– Tout ce qui arrive, c'est ma faute. Au fond, c'est moi, le responsable. Des chevaux comme Satellite, il n'y en a peut-être pas d'autres au Québec ; mais à Hollywood, il en existe, et des plus savants encore. Moi, quand on m'a demandé, ç'a flatté mon orgueil. Vous savez, à mon âge, ce n'est pas facile de se débarrasser de tous ses péchés. J'aurais dû penser à ma fille, j'aurais dû savoir que Tina se servirait de moi pour obtenir ce rôle. Pourtant, je voulais l'éloigner de ce milieu pervers. Tina était devenue une fille perdue, un objet de péché…

Une larme perla sur ses cils et roula sur sa joue droite.

– Mais c'était quand même ma petite fille. Je l'aimais.

Il avait de la difficulté à parler. Afin de reprendre son calme, il sortit une vieille pipe de sa poche et la bourra de tabac.

– Vous avez dû lire la parabole de l'enfant prodigue ? Eh bien, j'étais prêt à ouvrir mes bras à Tina. Je sais qu'un jour ou l'autre elle me serait revenue. Le salaud qui l'a tuée m'a empêché de faire mon devoir.

Il se pencha vers le Manchot.

– Vous, je vous fais confiance. Vous, vous êtes meilleur que la vraie « police ». Vous allez découvrir le coupable… et vous savez ce qui

arrivera ?

– Il sera puni pour son crime ? hasarda le Manchot.

Le bonhomme ricana :

– Ne me faites pas rire. Il n'y a qu'une justice véritable : c'est la justice divine. Celle des hommes existe, mais très peu. Oh, je sais bien, vous ferez arrêter l'assassin. Il sera jugé et condamné, puisqu'il a commis deux crimes, déjà. Mais ensuite… vous savez ce qui se passera ? Ses avocats iront en appel. Il y aura un second procès, peut-être même un troisième. Et si le coupable est condamné, après quelques années, on lui accordera son pardon, il reprendra sa liberté. Est-ce que ça va me ramener ma fille, ça ? Celui qui tue par l'épée doit périr par l'épée.

Il se leva et se planta bien droit, devant le Manchot.

– Regardez-moi. Quel âge me donnez-vous ?

Dumont hésita :

– Je n'aime pas deviner l'âge des gens. On peut se tromper… et c'est toujours très délicat.

– Allez-y, ne vous gênez pas. Selon vous, j'ai quel âge ?

– Je l'ignore. Probablement entre 65 et 70 ans…

Le bonhomme se laissa retomber sur son fauteuil et éclata de rire.

– Je savais que vous diriez ça… et vous avez été bon garçon. Vous n'avez pas voulu y aller trop raide. Y en a beaucoup qui disent que je dépasse soixante-dix.

Il regarda le Manchot dans les yeux, puis murmura :

– Je viens d'avoir 57 ans, monsieur.

– Ah ! laissa échapper Dumont, incapable de trouver une réponse.

– Vous auriez dû penser à Tina. C'est quand même pas à quarante ans que j'ai fait cette petite fille-là. Oui, monsieur, 57 ans. Oh, je sais ce que vous pensez. Pour mon âge, j'ai l'air vieux… C'est plus que ça. Je suis brûlé, monsieur, je suis fini, je ne suis plus bon à rien… Non, je ne devrais pas dire ça. Il me reste quelques années à vivre et je veux essayer de réparer les torts que j'ai faits. Je n'ai pas eu une vie facile. Puis, courir les expositions, les foires, prendre un coup ici et là, se coucher aux petites heures du matin, courir la galipote, ça ruine son homme. Moi, le matin, fatigué ou pas, je dois me lever pour Satellite. Je dois m'occuper de mon cheval.

Dumont jeta un coup d'œil sur sa montre. Cette conversation était intéressante, certes, mais ne le faisait guère progresser dans son enquête. Il ne voulait plus que l'inspecteur Bernier prenne quelques longueurs d'avance dans la course à l'identification du criminel.

– Alors, je vais vous demander une faveur, monsieur le Manchot. Quand vous aurez découvert la personne qui a tué, avant de l'arrêter, venez me le dire.

– Pourquoi ? demanda le détective, qui prévoyait facilement la réponse.

– Parce que mon devoir, c'est de venger ma fille. Mon devoir, c'est de frapper celui qui a tué. Laissez-moi l'assassin. Ensuite, on pourra m'envoyer en prison, je m'en fous. Moi, je n'en ai plus pour longtemps à vivre. Je veux la venger, vous entendez ?

Le Manchot se leva et mit doucement sa main droite sur l'épaule du brave homme.

– Si vous saviez comme je vous comprends. Mais on ne peut pas punir le mal par un autre mal. Ça s'arrêterait où ?... Votre devoir, présentement, c'est d'aider la Justice. Nous nous chargerons du criminel. Comptez sur moi, l'assassin finira ses jours derrière les barreaux. Rappelez-vous ce qu'ont dit les plus grands criminels : tous sont pour la peine de mort, tous préfèrent mourir plutôt que de vivre derrière les murs d'une prison. La mort, au fond, c'est une vengeance trop douce.

Et brusquement, Dumont fit tourner la conversation :

– Et vous, si vous étiez détective... Vous connaissez bien le milieu, et il y a un mystère qu'il nous faut élucider. Où pensez-vous que l'assassin puisse avoir caché le revolver ? Nous avons fouillé tout le monde, nous avons regardé partout...

Joly réfléchissait. Il semblait très fier que le Manchot lui demande son avis.

– Les yeux ne peuvent tout voir, monsieur le Manchot. Avez-vous examiné les passerelles en métal, au-dessus du plateau ? Avez-vous examiné les colonnes qui montent jusqu'au plafond ?

– Nous les avons regardées, oui.

– Vous les avez regardées ! Je le savais, mais vous n'avez pas glissé votre main sur ces passerelles, le long de ces colonnes ?

– S'il y avait eu un revolver, on l'aurait vu.

– Non, impossible.

– Comment ça ?

– Les types qui s'occupent des décors, les hommes qui voient au son ont des rouleaux de diachylon de toutes les couleurs. Ils se servent de ça pour camoufler les fils.

Il se leva et fit de grands gestes.

– L'assassin est un de ces hommes, s'écria-t-il, j'en suis certain. Il

tire en même temps que Charles, tout le monde se précipite vers Tina, moi le premier. C'est un vrai branle-bas sur le plateau. Je me souviens que vous avez donné des ordres, vous avez défendu aux gens de bouger, vrai ou faux ?

– C'est vrai.

– Mais dès l'instant où le coup de feu a été tiré, l'assassin n'a eu qu'à placer le revolver sur une passerelle ou sur le côté d'une colonne en bois et à recouvrir le tout avec du diachylon. Personne ne s'en est rendu compte et ça ne prend que quelques secondes.

Le Manchot ne put s'empêcher de s'écrier :

– Mais vous feriez un excellent détective, monsieur Joly.

– Un peu plus tard, on annonce que la journée est finie, qu'on ne filmera plus aujourd'hui. Moi, je ramène Satellite dans la roulotte. On déplace les équipements, on enlève les fils... l'assassin a tout le temps voulu pour reprendre son arme. Vous avez fouillé partout et vous n'avez rien vu. Je vais vous donner un petit conseil, monsieur le Manchot.

– Allez-y, je vous écoute.

– Si jamais vous êtes en face d'un problème qui semble sans solution, arrêtez-vous une seconde et demandez-lui de vous aider... Lui, en-haut... Il est Tout-Puissant et Il répond toujours à nos prières, surtout quand c'est pour la Justice.

– Monsieur Joly, vous ne pouvez croire comme vous m'avez aidé. Merci beaucoup.

– Vous aussi, vous m'avez aidé. Vous avez dit que j'étais bon détective. Eh bien, je vais continuer ma petite enquête et si je découvre l'assassin avant vous... je vous assure que je lui réglerai son compte.

Le Manchot sortit de la roulotte. Quelques secondes plus tard, Nicole le rejoignait.

– Où étiez-vous, je vous cherchais partout ?

– Dans la roulotte de monsieur Joly. Il m'a appris des choses fort intéressantes.

– Eh bien, moi aussi, je viens d'être mise au courant de certains faits. Je sais pas si ça a quelque chose à voir avec les deux meurtres, mais le réalisateur, Ben Lorrin, vient de recevoir une sommation.

– Tiens, pourquoi ?

– Une cause de divorce. Comme la sommation vient tout juste de lui être livrée, tout le monde est au courant.

– Tu connais l'épouse de Benoit Lorrin ? demanda Dumont.

– Je l'ai vue une fois. Mais Ben voulait pas qu'elle vienne sur le plateau. Ce jour-là, il s'était même querellé avec elle.

– Très intéressant. Je voulais justement lui dire deux mots. Je vais profiter de l'occasion. Tu sais où se trouve Michel ?

– Non, mais je devrais pas avoir de difficulté à le trouver.

– Rejoins-le et faites votre enquête sur Bertrand… celui qui s'occupait de tenir la perche, pour le son. Également, essayez de savoir s'il y avait quelque rapport entre l'ingénieur du son et Tina… enfin, enquêtez sur ces deux types.

Nicole semblait surprise.

– Pourquoi semblez-vous diriger votre enquête sur ces deux hommes ?

– Parce qu'il est possible que je sache à quel endroit on avait caché le revolver, une fois le premier meurtre commis.

– Où ? demanda aussitôt Nicole.

– Ça n'a aucune importance. D'ailleurs, je ne pourrai jamais le prouver. Il faudra se servir d'un autre moyen pour démasquer le ou les coupables.

Dumont s'éloigna de sa secrétaire-détective et se mit à la recherche du réalisateur. Le comédien Louis Ricard lui dit :

– Je l'ai vu entrer dans le bureau de monsieur Grant. Les journalistes voulaient lui poser des questions concernant son histoire de divorce…

Le Manchot frappa à la porte et il entendit le producteur demander :

– Oui, qu'est-ce que c'est ? J'ai dit que je ne voulais pas être dérangé.

– Robert Dumont. J'aimerais parler avec votre réalisateur, monsieur Lorrin.

– Entrez, Dumont.

Le Manchot ouvrit la porte. Grant se trouvait assis derrière son bureau et Lorrin était affalé dans un fauteuil, juste en face de lui. L'appartement qui servait de bureau au producteur n'était pas très grand. C'était plutôt une petite salle qu'on avait mise à la disposition de Grant.

– Je viens d'apprendre la nouvelle, Lorrin. Votre femme ne peut choisir un meilleur moment.

Le réalisateur se retourna brusquement.

– Vous voulez vous moquer de moi, ou quoi ? Ça fait près de six

mois qu'on vit plus ensemble. Il était même pas question de divorce ; mais maintenant qu'on m'a engagé, maintenant que je vais réaliser un film important, madame en profite. Elle veut que je lui verse le magot. Eh bien, elle aura rien, absolument rien… pas un sou.

– Tout d'abord, votre femme doit prouver que vous êtes le grand responsable de la séparation.

Lorrin se leva et presque en même temps, Grant alla au petit meuble dans lequel se trouvaient quelques bouteilles de boisson. Le réalisateur se planta devant le Manchot.

– Oh ! Elle n'aura aucune difficulté, faites-vous-en pas. J'ai tous les torts, surtout celui d'avoir marié une folle. Elle prouvera facilement que je me drogue, que j'ai eu des maîtresses, que Tina fut la dernière… c'est de notoriété publique. Comment pourrais-je le nier ? Mais elle touchera pas un sou. Pas un, cria-t-il.

Grant tendit un verre à son metteur en scène et ce dernier le vida d'un trait. Il offrit également un verre au Manchot qui le prit distraitement en murmurant un vague merci. Or, Grant se trouvait à la gauche du Manchot et c'est de la main gauche que Robert Dumont prit le verre. Une seconde plus tard, il éclatait en mille morceaux, éclaboussant la manche de chemise du policier.

– Excusez-moi, murmura-t-il. Vous voyez, c'est tout de même un inconvénient de porter une prothèse, même une comme celle-là. J'étais trop occupé à écouter ce que disait monsieur Lorrin et je n'ai pas contrôlé correctement ma main. Elle s'est refermée sur le verre avec trop de force… Et voilà ce qui arrive….

Grant examinait la main du Manchot.

– Vous ne vous êtes pas blessé ?

Dumont éclata de rire.

– Comment voulez-vous que je me blesse à cette main ? Encore une fois, je suis confus.

– Ce n'est pas grave.

Grant retourna à l'armoire et offrit un autre verre au Manchot. Cette fois, Dumont le prit correctement en réglant la fermeture de sa prothèse.

– Il faut que j'apprenne à être prudent, dit-il avec un sourire.

Lorrin était retourné s'asseoir dans son fauteuil. Le Manchot s'approcha de lui.

– J'ai bien peur, que vous le vouliez ou non, que vous ne soyez obligé de verser une grosse partie de votre salaire à votre femme.

– Une grosse partie ? Faites-moi rire. Il me reste à peine cent dollars

par semaine. Vous seriez capable de vivre avec ça, vous ? Tout allait trop bien, il fallait que cette tuile nous tombe sur la tête.

Surpris, Dumont demanda :

– Je croyais que les réalisateurs comme vous faisaient de très bons salaires…

– Oui, mais moi, j'ai investi dans ce film et j'avais pas de comptant. Alors, on retient le tout sur mon salaire.

Sans rien dire, le Manchot s'alluma lentement une cigarette et lança quelques bouffées de fumée vers le plafond. Il semblait perdu dans ses pensées, on aurait dit qu'il cherchait quelque chose au travers de ce petit nuage de fumée bleuâtre. Soudain, il regarda les deux hommes. Grant était retourné s'asseoir derrière son bureau.

– Je trouve ça très bizarre, messieurs. Plus que bizarre. Ça allait trop bien, vient de dire Lorrin. Votre vedette a été assassinée, vous devez arrêter le tournage de votre film, un second meurtre a été commis, vos studios sont envahis par la police, les journalistes et les curieux… et vous dites « Ça allait trop bien. »

Lorrin ne savait plus que répondre et Grant vient à son aide.

– Il parlait de la séparation entre lui et sa femme. Elle le laissait libre, ne lui réclamait absolument rien…

– Moi, j'interprète ça d'une autre façon, répliqua le Manchot. Deux hommes s'affilient avec des Américains pour tourner un film. Ils ont un bon scénario. La vedette en sera un cheval et inutile de chercher aux États-Unis, à Hollywood, et de payer le gros prix. Il y en a un, ici, au Québec. Il coûtera dix fois moins cher. Cependant, il y a un problème… ce cheval appartient à Armand Joly, Armand qui veut surveiller sa fille de près, Armand Joly qui veut empêcher sa fille Tina de devenir une loque. Alors, il exigera qu'on engage sa fille pour le rôle-titre.

Grant et Lorrin se regardaient tous les deux, fixement. Lorrin voulut se lever.

– Moi, j'ai autre chose à faire que d'écouter vos déductions.

Dumont lui mit la main gauche sur l'épaule et Lorrin comprit que ça pourrait faire mal s'il ne restait pas tranquille.

– Restez assis, mon vieux. Mon histoire va sûrement vous intéresser. Les deux hommes engagent donc Tina. Mais déjà, ils ont formé leur plan. Ils ont pris une assurance sur la vie de leur vedette. Ils ont trouvé un moyen de l'éliminer définitivement…

Grant se leva brusquement. Il avait la figure très rouge comme un homme sur le bord de la crise d'apoplexie.

– Dumont, je vous ordonne de vous taire. Vous semblez oublier une chose. C'est moi qui vous ai engagé pour que vous puissiez résoudre cette histoire de meurtre…

– Oui, vous m'avez engagé en pensant que je marcherais dans votre petit jeu. Une vedette assassinée, et cela sous les yeux d'un détective privé incapable de résoudre le mystère. La grande vedette du film. Tuée en plein tournage. Quelle publicité ! Une publicité comme celle-là vaut des milliers de dollars. Combien toucherez-vous de l'assurance-vie ?

– Qui vous dit qu'il y en a une ?

Grant était nerveux mais Lorrin, lui, avait repris son calme.

– Allons, il sait bien que t'es pas un imbécile. La compagnie touchera cent mille dollars. Et si vous voulez tout savoir, il y a d'autres assurances nous protégeant contre les retards, les incendies, les incidents de toutes sortes. Donc, la compagnie sera pas trop perdante.

– Merci des renseignements, monsieur Lorrin. Ce cent mille qui vous tombe du ciel vous permettra d'engager une grande vedette américaine. L'autre assurance compensera pour les quelques jours de tournage perdus… De toute façon, vous veniez à peine de commencer. En plus, il y aura la publicité… et surtout, Tina ne sera plus dans vos jambes. Vous, Lorrin, la mort de Tina vous débarrasse d'une maîtresse devenue encombrante et vous, Grant, d'une vedette dont vous ne vouliez pas.

Grant ouvrit la bouche pour parler, mais Lorrin lui fit signe de se taire.

– Comme ça, monsieur Dumont, vous croyez que Grant et moi avons machiné l'assassinat de Tina. Nous avons attendu que vous soyez présent pour que ce crime ait plus d'éclat ? C'est ce que vous croyez, n'est-ce pas ?

– C'est une supposition. Je ne dis pas que c'est ce qui s'est passé, mais c'est fort possible. Pour avoir un bon alibi, monsieur Grant se tient près de moi. Je sais qu'il n'a pas tiré. Quant à vous, Lorrin, l'autopsie prouvera que vous ne pouvez être l'assassin.

– Vous êtes certain de ça ?

– Presque. On saura nous dire d'où la balle a été tirée et vous n'étiez pas dans la trajectoire.

Lorrin ne put s'empêcher de rire.

– Vos déductions ne tiennent pas debout, monsieur le Manchot. Non seulement nous avons préparé ce meurtre, Grant et moi, mais nous avons engagé un complice qui a fait feu sur la vedette.

– Oui et ce complice pouvait fort bien être Edmond Gagné. Alors, pour qu'il ne parle pas, on l'élimine à son tour. Cette fois, vous avez pu commettre le meurtre, Lorrin, tout comme vous, Grant. Je n'étais pas toujours à vos côtés.

Grant avait repris son calme.

– Vous êtes bien comme tous les détectives privés. Vous allez à la pêche, espérant que nous nous trahirons. Vous oubliez de dire que si Gagné a été tué, c'est parce qu'il a vu l'assassin aller déposer le revolver dans la loge de Plante…

– Je voulais être certain de ça, vous venez de me le confirmer. Vous voulez faire retomber le crime sur les épaules de Plante. Mais voilà : Edmond Gagné vous a vu entrer dans la loge du comédien. Alors, il faut le tuer ; autrement, tout votre bel échafaudage vient de s'écrouler.

– Pourquoi ne pas nous faire arrêter immédiatement tous les deux, monsieur le Manchot ? Nous aurions beaucoup de plaisir, n'est-ce pas William ? Nous discutions d'argent tantôt. Nous intenterions une action contre monsieur, pour avoir porté de fausses accusations contre nous et avoir sali notre réputation.

Lorrin fut pris d'un fou-rire.

– Continuez, Dumont, continuez. Bientôt, William, nous aurons accumulé suffisamment d'argent de tous les côtés pour pouvoir projeter le tournage d'un second long métrage. Tiens, je devrais songer à vous engager comme « comique ». Vous êtes impayable !

Grant en avait assez.

– Ça suffit, Ben. Monsieur Dumont, avant d'accuser quelqu'un, il faut des preuves. Vous en avez, je suppose ? Vous savez où l'assassin a caché le revolver ?

– Probablement. Du moins, j'en ai une bonne idée. Il se peut que d'un instant à l'autre, mes aides m'apportent cette preuve, et je pourrai alors procéder à l'arrestation de celui qui a tiré le coup de feu… votre complice, probablement. Et cet homme, il parlera pour se disculper, il parlera quand il saura qu'il pourra s'en tirer avec une sentence amoindrie s'il devient témoin de la couronne. Je parle d'un homme, mais ce peut être une femme. Il y a des femmes, comme Bernadette, qui sont toutes déboussolées ; des femmes qui se droguent et qui veulent s'en sortir ; des femmes qui sont malheureuses dans leur peau ; des femmes qui feraient n'importe quoi pour qu'on les aide.

Le Manchot se dirigea vers la porte.

– Votre problème, Lorrin, vient compliquer la situation, c'est vrai. Mais il est secondaire. Je suis persuadé que vous vous sortirez fort

bien de cette impasse. Vous êtes fort, intelligent... ça prend un homme intelligent pour ne prendre aucun risque...

– Que voulez-vous dire ?

– Mais oui, une légère erreur peut se commettre et cette erreur, on l'aurait vue sur la pellicule... alors, on oublie de mettre un film dans la bobine... oui, il y en a qui sont très forts.

Et comme Dumont sortait du bureau, il entendit Grant crier :

– Mais cet homme est fou ! Il croit réellement ce qu'il avance, il nous croit coupables. Je le congédie. Après tout, c'est moi qui lui paie son salaire ! Je vais prévenir les policiers que je ne veux plus le voir dans le studio et que...

Mais déjà, le Manchot était rendu trop loin pour entendre le reste de la conversation.

*

Après que le Manchot se fut éloigné, la jolie Nicole, curieuse et adorant jouer les détectives, entra dans la roulotte d'Armand Joly.

– Monsieur Joly, vous me reconnaissez ? C'est moi, Nicole Poulin, celle qui jouait le rôle de la serveuse.

– Je sais, je sais. Une belle fille, je reconnais toujours ça.

– Je suis comédienne, mais mon travail ne me permet pas de bien gagner ma vie. Je suis encore peu connue.

– Tant mieux, petite, tant mieux. La gloire fait souvent tourner la tête des filles. C'est ce qui est arrivé à ma petite Tina.

– Donc, je suis également la secrétaire de monsieur Dumont, le détective manchot.

Les yeux du bonhomme brillèrent.

– C'est vrai ? Lui, c'est quelqu'un. Il me plaît beaucoup et, surtout, il sait comprendre les gens.

Nicole l'approuvait. Elle voulait obtenir des renseignements de Joly et il ne fallait pas éveiller ses soupçons.

– Il a causé avec vous... et puis, il m'a demandé de chercher l'endroit où devait se trouver le revolver avec lequel on a tué votre fille. Après le meurtre, on l'a caché et...

Le vieux se mit à ricaner.

– C'est moi qui ai deviné l'endroit. Il m'a dit que j'étais très fort. J'avais deviné juste, n'est-ce pas ?

Nicole ne savait trop que répondre.

– Vous savez, c'est à moi qu'il a confié l'enquête et c'est pas facile pour une femme.

– Non, car c'est peut-être sur une passerelle qu'on a caché le revolver. Il faudra trouver l'endroit où l'on a tourné du diachylon, pour cacher l'arme.

Nicole avait réussi. Maintenant, elle savait ce qu'elle voulait ; elle en savait autant que son patron.

– Vous avez souvent lu des romans policiers ? demanda la jeune fille.

– Oui, beaucoup… mais depuis une couple d'années, je ne lis plus, ça me fatigue trop la vue.

– Dans ces romans, on dit toujours, cherchez la femme. Croyez-vous à ça ?

– Oui, j'y crois et je l'ai dit au policier manchot. Pour moi, c'est une femme qui a tué ma fille… c'est une main de femme qui a frappé Edmond à plusieurs reprises. Vous savez, Dieu répond à toutes mes questions.

Nicole risqua :

– Bernadette ?

– Pourquoi nommez-vous cette fille ? Je trouve, moi, que c'est la comédienne la plus douée et celle qui sait le mieux tenir sa place. Jamais je ne l'ai vue aguicher les hommes, comme Tina le faisait.

Nicole murmura :

– Il y a une bonne raison à ça. Bernadette aime seulement les femmes. Vous auriez dû questionner votre fille.

Armand Joly sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites ? Cette belle fille…

– Aime les autres femmes, oui. Elle s'intéressait particulièrement à Tina.

– Heureusement que ma fille n'aimait que les hommes.

– C'est ce que vous croyez !

Nicole avait laissé tomber cette phrase innocemment, mais tout de suite elle le regretta.

– Seigneur ! s'écria Joly. Vous me punissez encore plus que je ne croyais. Oh, je sais que je mérite toutes ces épreuves.

Puis il murmura :

– Bernadette ! Oui, c'est possible… Tina n'était plus la même… je

suppose que cette Bernadette prenait de la drogue, elle aussi ?

– Non… enfin, elle en a déjà pris… Mais excusez-moi, monsieur Joly. Il faut que j'aille retrouver mon patron. Excusez-moi.

Elle sortit rapidement de la roulotte, confuse, regrettant sincèrement d'avoir trop parlé, d'avoir meurtri cet homme qui, déjà, souffrait affreusement depuis la mort de sa fille.

Et Nicole se hâta de rejoindre Michel. Elle en avait long à lui conter. Le Manchot était occupé en ce moment : il n'avait certainement pas eu le temps de causer avec son assistant.

– Alors, mon grand, ça avance ton enquête ?

Michel se retourna :

– Tiens, dis-moi pas que tu me cherchais. Pourtant, avec ma jambe, j'évite de trop bouger. C'est vrai qu'une vedette comme toi, ça s'intéresse plus à un simple petit policier.

– Jaloux ! J'espère que ta jambe a pas trop affecté ton cerveau, tes petites cellules grises ? Tu as réfléchi à la question qui trouble tant notre patron ?

– Quelle question ?

– Où l'assassin de Tina a-t-il caché le revolver ? Monsieur Dumont a dit que si nous pouvions répondre à cette question, nous tiendrions l'assassin.

– J'y ai réfléchi, mais j'ai rien trouvé.

– Je m'en doutais, fit Nicole triomphante. Vous autres, les hommes, vous voyez des mystères partout. Ça prend une femme pour découvrir la vérité. C'est vrai que j'ai un avantage sur vous. Je connais les studios, je connais l'équipement de cinéma.

– Tu veux dire que tu as trouvé ?

– Je le crois.

Nicole regarda autour d'elle puis, rapidement, se dirigea vers une table où il y avait des fils, des micros et autres appareils. Elle revint, tenant dans sa main quelque chose qui ressemblait à de petites roulettes.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Du « tape », du diachylon si tu préfères.

Elle fouilla dans son sac et exhiba des lunettes de soleil dans leur étui.

– Un revolver comme celui qui a servi à tuer Tina, c'est de cette grosseur-là ?

– À peu près. Un peu plus gros, mais à peu près…

– Chronomètre-moi.

– Pardon ?

– Calcule combien je mettrai de temps à faire disparaître les lunettes. Regarde ta montre et tourne-toi.

– Vas-y !

Il y avait une colonne, peinturée en gris, tout près de Nicole. Elle saisit un rouleau de diachylon gris, un diachylon qui avait au moins deux pouces de large. En vitesse, elle plaça l'étui à lunettes sur la colonne et tourna le diachylon autour. Puis elle sortit une petite paire de ciseaux de son sac et coupa le diachylon.

– J'ai terminé. Ç'a pris combien de temps ?

– Pas tout à fait deux minutes.

– Et il a fallu que je cherche quelque chose dans mon sac. Si j'avais tout eu à la portée de ma main, j'aurais sauvé une vingtaine de secondes. Alors, tu as compris, maintenant ?

– J'ai compris quoi ?

– De quelle façon on a fait disparaître le revolver ? De la même façon que je viens de cacher l'étui à lunettes. L'assassin a eu besoin d'une minute et quelques secondes, et ç'a été facile : tout le monde criait, se précipitait vers Tina…

Mais Michel ne comprenait absolument rien à la comédie de Nicole.

– Qu'est-ce que tu cherches à m'expliquer ? Ton étui, où c'est que tu l'as mis ?

Nicole prit un air découragé.

– Oh non, dis-moi pas que t'as pas deviné ? Mais je t'ai tout expliqué ! C'est vrai que tu regardais ta montre, mais… sérieusement, Michel, tu sais pas ce que j'ai fait de mon étui ?

– Tu l'as remis dans ton sac ?

– Pas du tout. Regarde un peu autour de moi. Tu l'as presque devant les yeux.

Soudain, Michel se dirigea vers la colonne et glissa sa main sur le diachylon.

– Il est là, caché par ton « tape ».

– Exactement, Michel. Et l'assassin a fait la même chose avec le revolver. Une fois qu'on a eu fini de tout fouiller, il a pu facilement le reprendre.

– Il faut le dire au boss tout de suite ! s'écria le jeune Beaulac.

Nicole l'arrêta :

– Non, fais pas ça.

– Pourquoi ?

– Michel, c'est notre chance de prouver à monsieur Dumont que nous pouvons lui être vraiment utiles. Une chance unique.

Michel la prit dans ses bras.

– Mais tu as raison. Tu es un ange, ma petite. Sais-tu que le nombre de nos suspects diminue énormément ? Ce sont pas tous ceux qui étaient sur le plateau qui pouvaient avoir du diachylon près d'eux.

– C'est sûr. Mais il y a une chose qu'on doit pas oublier.

– Quoi donc ?

– L'assassin avait peut-être un complice. Oui, ils pouvaient être deux. L'un tire et, rapidement, remet son revolver à son complice qui, lui, cache l'arme.

– Qu'est-ce que vous complotez, vous deux ?

Nicole et Michel se retournèrent.

– Ah, vous êtes là, boss !

Le Manchot prit le rouleau de diachylon des mains de Nicole.

– C'était très bon comme idée… oui, on aurait pu se servir de ça pour cacher le revolver. Mais ce n'est pas le cas.

– Comment ça ? demanda Nicole d'un ton déçu.

– Je viens de téléphoner au poste et, avec la permission de Bernier, j'ai pu parler à l'expert qui a examiné l'arme du crime. On n'a trouvé aucune empreinte sur le revolver. Un peu de salive, a dit le chimiste, comme si l'assassin avait mouillé le revolver pour y effacer quelque chose… mais l'expert a été catégorique. Il n'y a rien eu de collant sur le revolver. Le diachylon aurait laissé des marques et ce n'est pas avec de la salive qu'on aurait pu les enlever.

Nicole et Michel se regardèrent. Et toujours, depuis le tout début de l'enquête, depuis le meurtre de Tina, la question importante, la question la plus mystérieuse demeurait sans réponse.

– Comment l'assassin s'y est-il pris pour faire disparaître le revolver ? murmura le Manchot.

VIII

Un suicide

Presque tout le monde avait quitté les studios. Il n'y restait que quelques policiers en faction. Lorrin avait réuni toute son équipe.

– Pour l'instant, le tournage est interrompu. Nous allons passer des auditions pour les deux rôles, nous trouverons les comédiens nécessaires, nous ferons une nouvelle cédule et nous communiquerons avec vous tous. Il y a rien de changé à vos contrats, à l'exception des dates. Évidemment, nous devrons prolonger le tournage. Si des comédiens sont occupés ailleurs, qu'ils communiquent avec mon bureau, demain avant-midi.

Un comédien demanda d'un air narquois :

– Serez-vous là ? On m'a dit que vous deviez vous rendre en cour ?

Lorrin faillit se fâcher, mais il s'obligea à répondre :

– Si je suis absent, la script-girl sera là.

Et il partit, sans même jeter un coup d'œil au Manchot. Quant à Grant, avant de quitter le studio, il alla trouver Robert Dumont.

– Vous savez, Dumont, je n'étais pas sérieux, tantôt, quand j'ai dit que je vous congédiais. C'est votre travail de tendre des pièges aux suspects et j'ai compris que vous me mettiez dans le nombre.

– Moi, j'étais très sérieux, répliqua le Manchot.

– Vous croyez réellement que Lorrin et moi, nous avons monté toute cette affaire ? Allons donc, je la trouve réellement trop compliquée.

Dumont répondit, le plus sérieusement du monde.

– Il se peut fort bien qu'un seul de vous ait monté ce coup. Lorrin devait bien se douter que, tôt ou tard, sa femme réagirait. Il a besoin d'argent. Maintenant que le tournage du film est arrêté, maintenant que vous toucherez l'argent des assurances, il pourra peut-être revendre quelques-unes de ses parts et satisfaire les demandes de son épouse.

Grant haussa les épaules.

– Pensez ce que vous voulez, c'est votre travail. Mais je vous paie pour obtenir des résultats.

– Et vous en aurez, ne craignez rien. J'ai encore des témoins fort

importants à interroger, des témoins qui peuvent en dire long.

Les Ricard furent les derniers comédiens à quitter les lieux. Le Manchot se préparait à partir, en compagnie de Nicole et Michel, lorsqu'il vit revenir Louis.

– J'ai mis ma femme dans un taxi. Elle a un rendez-vous avec une amie et moi, je rentre chez moi. Je voudrais vous dire deux mots, monsieur.

Et il regardait curieusement Nicole et Michel.

– Vous pouvez parler devant eux…

– Je sais que monsieur travaille pour vous, mais mademoiselle Nicole…

– Agit comme ma secrétaire dans ses moments de loisirs. Nous vous écoutons, Ricard.

Il hésitait, ne sachant trop par où commencer.

– Le revolver, murmura-t-il… je ne l'ai vu que quelques minutes. Il n'était pas très gros…. enfin, je veux dire que… ma femme en possède un semblable, à la maison. Je l'ai déjà vu dans un de ses tiroirs.

Petit à petit, le comédien semblait se dégêner. Il parlait plus facilement,

– J'ai demandé à Francine où elle avait pris cette arme. Évidemment, elle ne me l'a pas dit, mais vous savez ce qu'elle m'a répondu ?… Elle m'a avoué, comme ça : « Je l'ai acheté pour tuer la Tina. » Faut que je vous explique que Tina et moi…

Le Manchot l'arrêta :

– Oui, je sais, vous avez eu une aventure avec cette fille. Mais je me suis laissé dire, également, que c'était bel et bien fini.

– Oui, la vérité, c'était par vengeance. Vous savez, Francine n'est pas un ange. Elle me fait des reproches, mais elle… enfin, j'ai su qu'avec Bertrand…

– Le perchiste ?

– Oui. Un ami m'a appris la vérité. Je les ai surveillés et il avait dit vrai. Alors, je n'ai pas fait de scène, mais je me suis vengé à ma façon.

C'est Nicole qui termina :

– En la trompant avec Tina.

– C'est ça. Oh ! Vous devez me prendre pour un salaud. Vous croyez que je veux accuser ma femme de meurtre ? Pourtant, je sais fort bien qu'elle n'a pas tiré. Elle était à deux pas de moi. Je m'en serais rendu compte. Tout de même, ce revolver…

Le Manchot ne l'écoutait plus. Il se souvenait d'une conversation

qu'il avait eue, plus tôt, avec Armand Joly.

Ce dernier avait accusé à peu près tout le monde du meurtre de sa fille. Et à un certain moment, il avait dit : « Je me souviens, c'est Bertrand qui a fait feu. Le coup de feu a été tiré au-dessus de moi. Il en voulait à ma fille. Il croyait qu'avec elle, une aventure pouvait durer toute une vie. »

Qu'y avait-il de vrai dans tout ça ? Selon Joly, Bertrand avait fait feu et, de plus, il était amoureux de sa fille.

Mais, selon Ricard, Bertrand avait eu une aventure avec son épouse.

Le Manchot songea : « À moins que… Bertrand aime Tina, mais elle le repousse. Francine s'intéresse à lui et à Bertrand. Il devient son amant. Plus tard, Francine Ricard apprend que son mari l'a trompée avec Tina. Elle veut se venger… elle a un revolver. Elle le remet à Bertrand… alors, Joly avait peut-être raison de dire que le coup de feu venait de plus haut et derrière lui. »

Robert Dumont soupira :

– Pour l'instant, je crois que nous avons tous besoin d'un peu de repos. Ç'a été une dure journée.

Ricard allait s'éloigner.

– Un instant, monsieur Ricard. Le revolver de votre femme, vous l'avez examiné ?

– Oui, justement, je voulais vous poser une question ou deux. Les revolvers se ressemblent tous un peu, ce n'est peut-être pas le sien qui a servi au meurtre. Je sais qu'ils étaient de dimension semblable.

– Vous avez regardé la marque ?

– Oui, je l'ai très bien examiné. C'est un Cobra.

Le Manchot déclara alors :

– Le revolver qui a servi à tuer Tina est un Colt spécial, qu'on appelle le petit Cobra, c'est un 38.

– Vous voulez dire que…

– C'est une arme assez répandue, à cause de sa petite dimension. C'est un revolver qui se place facilement dans les poches. On peut le dissimuler avec facilité.

Michel, avait également étudié le maniement des différentes sortes de revolvers et de pistolets.

– On dit du Cobra que c'est le joujou des femmes. Ça se glisse bien dans un sac.

Ricard paraissait maintenant très nerveux, et Nicole dit pour le rassurer :

– Même si les deux revolvers sont identiques, ça veut pas dire que c'est celui de votre femme qui a servi au meurtre.

– Ricard, fit le Manchot, voici ce que vous allez faire. Votre épouse est allée rencontrer une amie, n'est-ce pas ? Alors profitez-en, allez chez vous et cherchez pour voir si elle a pris le revolver.

Le Manchot lui tendit sa carte.

– Vous me téléphonerez, je serai à mon bureau, disons dans une heure. Le temps de manger, puis j'irai essayer de mettre un peu d'ordre dans toute cette affaire.

– Comptez sur moi, je vous appelle aussitôt.

Michel, toujours aussi sans-gêne, demanda :

– Vous nous invitez, boss ?

– Je n'ai pas encore reçu de salaire, grogna le Manchot. Je ne sais même plus si, oui ou non, Grant a retenu mes services. Il change d'idée à tout instant…

– Carabine ! Parlons-en, de salaire !

– Michel !

Nicole voulait l'empêcher de dire des bêtises. Mais, heureusement, le Manchot se mit à rire.

– Je blaguais. Michel, tu devras apprendre à te taire, ou du moins à ne pas parler trop vite. Je n'ai même pas eu le temps de dire que je voulais vous inviter, non seulement à manger avec moi, mais par la suite à me suivre au bureau. Là, nous discuterons de tous les renseignements, tous les petits détails que nous avons pu obtenir aujourd'hui, concernant cette affaire. J'ai mon idée sur ces deux meurtres. Il me manque cependant certaines réponses. Vous les avez peut-être. Nous discuterons de tout ça, mais au bureau seulement. Je vous paie à souper, mais si un de vous deux s'échappe durant le repas et glisse un seul mot sur ce qui s'est passé aujourd'hui, eh bien, c'est lui qui paiera !

*

Le trio avait bien mangé. On avait ri, on s'était amusé et maintenant, tous les trois étaient de retour au bureau du Manchot.

– Michel, nous t'écoutons. Tu as pris des notes aujourd'hui, tu as questionné des gens. Tu as dû tirer des conclusions, tu as ta liste de suspects. Eh bien, parle, nous sommes tout ouïe.

Le jeune homme allait commencer lorsqu'il fut interrompu par la

sonnerie du téléphone.

– Ici Robert Dumont, fit le Manchot en décrochant.

– C'est Louis Ricard, monsieur Dumont. Le revolver de Francine n'est plus dans son tiroir. J'ai pensé qu'elle avait pu le changer de place, j'ai fouillé toute la maison, mais je ne l'ai pas trouvé... Vous savez ce que ça veut dire... s'écria-t-il. Ma femme...

– Ne vous énervez pas, ça ne veut rien dire du tout. Votre femme a peut-être le revolver dans son sac, elle l'a peut-être déplacé et vous ne l'avez pas trouvé, ou encore...

Et, appuyant sur les mots, il ajouta :

– Quelqu'un d'autre a peut-être pris ce revolver. Quelqu'un qui voulait se venger d'une maîtresse qui le repoussait et qui, maintenant, essaie de faire retomber la faute sur les épaules de sa femme.

– Quoi ?

– Maintenant, excusez-moi, Ricard, mais nous avons beaucoup de travail. Nous nous reverrons sûrement.

Et sans lui donner le temps de répondre, le Manchot raccrocha. Puis, se tournant vers Michel :

– Vas-y, mon grand, je t'écoute.

Michel fouillait dans son calepin.

– La vérité, c'est que je suis pas plus avancé, ce soir, qu'au début de la journée. Qui a tué ? J'en ai pas la moindre idée. Plusieurs ont des mobiles. Grant, que vous avez éliminé trop rapidement ; Lorrin aussi peut être notre coupable ; et puis, Bertrand Tétreault, le perchiste, surtout depuis que je sais qu'il voit souvent madame Lorrin.

Le Manchot sursauta :

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je suis pas certain, mais il se peut que Bertrand Tétreault se soit jeté du côté de madame Lorrin quand Tina l'a repoussé. Or, tous les deux avaient de bonnes raisons d'éliminer Tina. Évidemment, il y a toujours Ricard et sa femme et on a peut-être éliminé trop vite Raymond Plante. On a trouvé le revolver derrière son miroir. Qui nous dit que, réellement, il l'avait pas placé là ? Mais une chose est certaine : si c'est lui qui a tué Tina, il a pas pu tuer Edmond Gagné.

– Tu oublies Bernadette Marien, murmura Nicole.

Le Manchot se tourna vers la starlette.

– Qu'as-tu appris sur elle ?

– Pas grand-chose. Mais c'est une femme déséquilibrée, une femme malade, une dopée privée de sa drogue, une lesbienne repoussée par

une fille qui lui plaît… en un mot, une femme capable de tout, mais peut-être pas responsable de ses actes.

Nicole hésita quelques secondes. Les deux hommes purent sentir son malaise.

– J'ai un aveu à vous faire.

Et elle raconta la conversation qu'elle avait eue avec Armand Joly.

– Je lui ai joué la comédie car je savais, patron, que vous aviez appris des choses que nous ignorions, Michel et moi. Ensuite, j'ai fait croire à Michel que c'était moi qui avais pensé au truc du diachylon.

– Il faut l'oublier. Le rapport du chimiste qui a fait des expertises sur le revolver est clair. Le diachylon aurait laissé des marques que même un peu de salive n'aurait pas effacées.

Le Manchot se leva et se promena de long en large, dans son bureau. Il ne s'arrêta que l'espace d'une seconde, le temps de s'allumer une cigarette. Ses deux acolytes n'osaient pas l'interrompre. Il s'était levé trop brusquement, il se promenait trop nerveusement. Il venait sûrement de se rappeler une chose, une chose qu'il avait oubliée.

Le silence dura au moins trois minutes. Enfin, n'en pouvant plus, Michel risqua :

– Et vous, boss ?

Le Manchot ne répondit pas. Nicole échangea un regard avec Michel, lui faisant comprendre que ce n'était pas le temps de parler.

– J'ai toujours eu raison, dit enfin le Manchot, depuis le début. J'ai toujours dit : « Trouvez l'endroit où l'assassin a caché le revolver, en quelques secondes, après le meurtre, et vous tiendrez le coupable. »

Robert Dumont écrasa brusquement sa cigarette dans le cendrier et se retourna, le sourire aux lèvres.

– Vous venez de trouver cet endroit, n'est-ce pas ? demanda Nicole.

Le Manchot ne l'écoutait pas. Il décrocha le téléphone et composa un numéro.

– Monsieur Grant est-il là ?

– Pas actuellement, mais je peux le rejoindre. Si vous voulez laisser votre numéro de téléphone.

C'est ce que fit le Manchot. Après avoir raccroché, il fixa longuement ses deux acolytes, puis :

– Tu as deviné juste, Nicole, je crois savoir… Je crois. Ne m'en demandez pas plus. Il me faut des preuves et je les obtiendrai, peut-être dès demain, car…

Le téléphone sonna et il s'empressa de décrocher.

– C'est vous, monsieur Grant ?

– Non. Ici Bernier ! J'ai pensé que ça vous intéresserait peut-être de savoir que toute l'affaire est terminée.

– Bravo, inspecteur. Si vous avez réussi ce tour de force, je lève mon chapeau.

– Je n'ai rien réussi du tout.

Et l'inspecteur Bernier parla durant quelques secondes. Michel et Nicole virent le visage du Manchot s'assombrir brusquement.

– C'est impossible. Vous êtes à son appartement, présentement ?

– Oui.

– Nous y allons.

Et le Manchot raccrocha. Michel et Nicole s'étaient levés.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Oubliez ce que je vous ai dit tantôt, je faisais fausse route. Bernadette Marien vient d'être trouvée morte, dans son appartement. Elle s'est suicidée. Félicitations, Nicole, il semble que c'est toi qui avais vu juste.

*

Robert Dumont s'écria :

– Mais c'est complètement ridicule, totalement ridicule, nous ne sommes pas en face d'un suicide !

L'inspecteur demanda d'un air sévère.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Allons, inspecteur, vous êtes dans la police depuis assez longtemps pour comprendre que nous sommes en face d'un meurtre.

Et, rapidement, Robert Dumont énuméra certains points que son ex-chef connaissait sûrement.

– La plupart, la majorité de ceux qui se suicident laissent une note. Bernadette n'en a pas laissé.

L'inspecteur avait un sourire narquois.

– Vous ne m'apprendrez pas mon métier…

Le Manchot continua :

– Une femme se suicide en avalant des pilules, en ouvrant le gaz, en se tailladant les veines. À la rigueur, elle peut se tirer une balle dans la tête, mais c'est plus rare. Mais quand a-t-on vu une femme se pendre à un plafonnier ?

– Excessivement rarement, fit Bernier, toujours narquois. Peut-être est-ce un cas unique. L'exception existe toujours, Dumont, vous devriez vous en souvenir. Quand a-t-on vu des policiers manchots ?

Dumont fit mine de ne pas avoir entendu :

– Cette malade, cette dopée, cette déséquilibrée a passé une corde autour du plafonnier, elle a fait un nœud coulant, elle s'est mis la corde autour du cou, est montée sur un banc et s'est projetée dans le vide. Tout d'abord, la chute a-t-elle été assez forte pour provoquer la mort ? Et ce banc…

Le Manchot s'avança pour prendre le banc qui se trouvait par terre, non loin du cadavre de la jeune artiste.

– Dumont ! Les empreintes.

– Ne craignez rien, fit le Manchot en saisissant le banc avec sa prothèse. Cette main-là ne laisse pas d'empreintes, cher inspecteur.

Il plaça le banc sous les pieds de la morte. Les talons touchaient à peine le banc. D'un air triomphant, Dumont s'écria :

– Vous voyez ? Si Bernadette s'était pendue, si elle était montée sur le banc et avait ensuite jeté le banc au sol, elle aurait glissé d'un pouce ou deux, peut-être plus. Les talons touchent à peine au banc. Ce n'est pas un suicide.

Lentement, l'inspecteur lui mit la main sur l'épaule.

– Mon pauvre Dumont, je crois que vous perdez la mémoire. Ça fait à peine dix minutes que je vous ai parlé au téléphone. Et qu'est-ce que je vous ai dit ?

Tous les policiers présents écoutaient la conversation.

– Je vous ai dit qu'on venait de découvrir Bernadette Marien, pendue, dans son appartement. Je n'ai jamais parlé de suicide. Et cette petite démonstration que vous venez de faire est une répétition de celle que j'ai faite, devant mes hommes, en entrant ici.

Cette fois, l'inspecteur triomphait. À la grande surprise de Bernier, Dumont se mit à rire.

– Excusez-moi, je me suis laissé emporter. Mais alors, tout s'arrange.

– Comment ça, tout s'arrange ?

Mais Dumont n'écoutait plus son ex-supérieur.

– Michel, rappelle au bureau de Grant. Je veux lui parler et au plus tôt.

– Bien, boss.

Un policier conduisit Michel vers une autre pièce, là où se trouvait

l'appareil téléphonique.

– Les empreintes ? demanda Michel.

– C'est déjà fait, vous pouvez vous servir de l'appareil.

Pendant ce temps, le Manchot faisait signe à sa secrétaire.

– Nicole, viens ici, j'ai à te parler.

Il l'attira à l'écart.

– Que se passe-t-il, on dirait presque que cette mort vous réjouit !

– Allons, ne dis pas de bêtises. Mais je pense avoir tout deviné. Tu te souviens de la conversation que nous avons eue tantôt, dans mon bureau ?

– Lorsque j'ai fait... disons mon rapport ?

– Exactement. Tu semblais toute confuse, comme une mauvaise élève qui vient d'être prise en faute.

– Il y avait de quoi.

– Je veux que tu me répètes exactement ce que tu as fait. L'enquête personnelle que tu as menée afin d'en savoir plus long sur ce que je semblais connaître.

Elle soupira :

– Vous croyez que je vous ai caché quelque chose ?

– Pas du tout, je veux tout simplement que tu me le répètes.

Nicole parlait encore lorsque Michel revint.

– Grant a cherché à vous rejoindre au bureau, mais on était partis. Il va vous rappeler ici, dans quelques instants. Sa secrétaire sait où le trouver.

Le médecin légiste venait de terminer son examen sommaire et l'inspecteur Bernier lui posait quelques questions.

– Mort par strangulation, docteur ?

– Oui, aucun doute possible.

Mais il ajouta :

– Elle n'est pas morte pendue.

Le Manchot avait entendu cette dernière phrase.

– Que voulez-vous dire, doc ?

– Elle était déjà morte lorsqu'on lui a passé cette grosse corde autour du cou. On a simplement voulu faire croire à un suicide.

– Je m'en doutais, déclara Bernier.

– Pourquoi, dans ce cas, demanda le Manchot dites-vous qu'elle est morte par strangulation ?

– Venez avec moi, tous les deux.

Le corps de Bernadette Marien reposait maintenant sur le tapis et on avait jeté un drap sur le cadavre, en attendant l'arrivée de la voiture de la morgue.

– Regardez !

Le médecin légiste avait soulevé le drap. Il montra le cou de la jeune vedette de cinéma.

– Vous voyez, elle a deux marques. L'une est plus mince, mais beaucoup plus prononcée que la plus grosse. La plus grosse marque a été faite par le câble qui a servi à la pendaison.

Bernier tira les conclusions.

– Donc, la personne qui l'a tuée, l'a étranglée avec une corde beaucoup plus mince. C'est ça ?

– Exactement.

Juste à ce moment, on entendit un téléphone sonner au loin et, quelques secondes plus tard, un policier appelait :

– Monsieur Robert Dumont, on vous demande à l'appareil.

Bernier ricana :

– Ne vous gênez pas, vous savez. Si vous le voulez, je mettrai un homme à votre disposition et vous pourrez recevoir vos appels à la centrale de la police.

Le Manchot ne l'écoutait même pas. Il se dirigea vers la chambre de la jeune fille, là où se trouvait l'appareil téléphonique. Il prit le récepteur qu'on avait déposé sur le lit. Bernier l'avait suivi.

– Allô !

– Ici Grant. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi me parlez-vous de chez mademoiselle Marien ?

– Je n'ai pas le temps de vous donner des explications inutiles, Grant. Écoutez-moi bien et faites exactement ce que je vais vous dire.

– De quoi s'agit-il ?

– Vous, et Lorrin, enfin, toute l'équipe du film, croyez-vous être libres, demain avant-midi ?

– Certainement. Tout le monde est libre, nous devions passer la journée en studio. Un long métrage, ça ne se fait pas en une journée, vous savez.

– Je m'en doute. Dans ce cas, ça ne peut mieux adonner. Vous allez convoquer votre équipe pour demain matin, au studio.

– Pourquoi ?

– Je veux que l'on répète exactement la même scène qu'aujourd'hui, celle où Tina a été assassinée.

– Impossible. Vous savez fort bien qu'il nous faudra passer des auditions avant d'engager une remplaçante.

– Nous n'avons pas besoin de remplaçante. Vous allez convoquer tous les comédiens, sans exception.

– Il en manque deux. Edmond Gagné a été tué et Raymond Plante est derrière les barreaux.

– Trouvez un figurant pour jouer le rôle d'Edmond Gagné. Quant à Plante, je demanderai à l'inspecteur de le laisser sortir sous surveillance. Il faut également une remplaçante pour Bernadette Marien.

– Tiens, pourquoi ?

Le Manchot ne vit pas la nécessité de lui apprendre la vérité.

– Elle n'est pas bien, inutile de la déranger. Mais je veux que vous convoquiez tous les autres. Je veux tout le monde, les comédiens, le cheval Satellite, l'équipe technique, enfin, tous ceux qui étaient là, au moment du crime.

– Vous voulez qu'on refasse cette scène ?

– Exactement. Ça me permettra, devant vous tous, de démasquer la personne qui a tiré sur Tina. Demandez-leur d'être là pour dix heures. C'est possible ?

– Je le crois.

– Il le faut. S'il survenait un empêchement, appelez-moi aussitôt. Sinon, nous serons tous au studio à neuf heures trente.

Le Manchot raccrocha.

– Évidemment, inspecteur, vous êtes invité. D'ailleurs, il vous faudra surveiller votre prisonnier, Raymond Plante. Mais vous n'êtes invité qu'à titre de spectateur.

Bernier haussa les épaules :

– Du bluff, encore du bluff !

– Nous verrons demain, inspecteur.

Puis, se tournant vers ses deux acolytes, le Manchot leur fit un signe.

– Allons, venez, nous n'avons plus rien à faire ici. Je laisse ce cher inspecteur en compagnie de ce troisième cadavre. Espérons seulement que ce sera le dernier.

Après être sorti de l'appartement de Bernadette, le Manchot décida :

– Je vais reconduire Nicole. Toi, Michel, fais les petits restaurants, les dépanneurs qui vendent toutes sortes de petites choses. Il me faut un revolver, du genre « starter » pour les courses. Et trouve des balles blanches pour qu'on puisse tirer.

– Je vais vous trouver ça. Inutile de reconduire Nicole, c'est sur mon chemin.

– J'ai à lui parler, déclara le Manchot. Inutile de venir au bureau demain matin, sauf si je te téléphone. À moins que l'on ne change les plans. Sois au studio à neuf heures trente.

Et quelques secondes plus tard, Robert Dumont, avec Nicole à ses côtés, démarrait au volant de sa voiture.

IX

Le revolver qui disparaît

Tout le monde était arrivé au studio. Une comédienne avait été engagée pour prendre la place de Bernadette.

Grant reprocha au Manchot :

– Vous auriez pu me dire, hier soir, que Bernadette avait été trouvée pendue dans son appartement.

– Je ne voulais pas vous inquiéter inutilement.

Le Manchot était souriant, sûr de lui.

Madame Gravel, la maquilleuse, vint demander :

– Est-il nécessaire que je maquille tous les comédiens ?

– Non, ils n'ont même pas besoin de mettre leur costume. Tout ce que je désire, c'est qu'ils soient à l'endroit précis où ils étaient hier, lors du tournage de la scène.

Lorrin paraissait nerveux.

– Vous désirez le son ? Vous voulez qu'on mette une bobine dans la caméra ?

– Non. Je veux, évidemment, de la lumière, autant de lumière que lors de la scène d'hier. C'est tout. Ensuite, vous jouerez votre rôle, Lorrin, vous ferez exactement comme si on tournait la scène.

Le réalisateur alla donner des ordres aux éclairagistes, tandis que Nicole venait annoncer au Manchot :

– Michel est arrivé et il a le revolver ; il est chargé à blanc.

– Qu'il me l'apporte. Espérons que tout va se dérouler tel que je le prévois.

Après qu'il eut le revolver en main, le Manchot alla donner ses directives, à un peu tout le monde.

Au perchiste, il ordonna :

– Vous placerez le micro, exactement au même endroit.

À Régent Cloutier, le caméraman, il recommanda :

– Vous ferez exactement comme si vous aviez du film dans votre caméra, les mêmes mouvements qu'hier matin.

À ce moment, Lorrin s'approcha du Manchot.

– Vous avez oublié quelqu'un, dit-il.

– Qui ?

– Tina ! Nous n'avons pas engagé de comédienne pour la remplacer.

Dumont parut surpris :

– C'est bête, je n'y ai pas pensé. Ce n'est pas n'importe qui qui peut monter ce cheval.

Il réfléchit, puis :

– Je l'ai. Joly, Armand Joly prendra la place de sa fille. Le cheval lui obéira facilement.

Il alla trouver le propriétaire de Satellite.

– Vous jouerez le rôle de votre fille. Passez-moi votre chapeau, je tiendrai votre place. Ne vous occupez pas des signes que je ferai, je n'y connais rien, je ne sais pas comment diriger Satellite. C'est vous qui le guiderez.

– Je comprends. Comptez sur moi, monsieur Dumont.

– Ce n'est pas tout, Joly. Quelqu'un tirera un coup de feu, chargé à blanc.

– Oui, je sais, c'est Charles...

– Exactement. Eh bien, quand vous entendrez le coup de feu, faites exactement comme votre fille. Titubez et tombez de cheval, comme si vous aviez été touché. Vous avez vu ce qui s'est passé, hier, n'est-ce pas ?

– Et comment, si je l'ai vu !

– Moi, je jouerai votre rôle, je me précipiterai vers vous, comme vous avez fait pour votre fille.

Le bonhomme esquissa un sourire.

– Je comprends. Vous voulez faire croire à tous qu'un autre meurtre, exactement semblable au premier, a été commis.

– C'est un peu ça. Je me fie sur vous, Joly.

– Ne craignez rien, tout se passera exactement comme hier.

Enfin, Robert Dumont alla trouver l'inspecteur Bernier.

– Nous allons répéter la scène une fois. Observez bien tout, inspecteur. Ensuite, nous la jouerons. Cette fois, il y aura un coup de feu, tiré par ce comédien qui se nomme Charles. Je vous demande d'être très attentif. Une fraction de seconde plus tard, vous entendrez un second coup de feu.

– Ah !

– Joly, qui tiendra le rôle de sa fille, tombera de son cheval. Je me

précipiterai vers lui. À ce moment, réagissez Bernier, autrement dit, jouez mon rôle. Avancez-vous et demandez à tous ceux qui sont là de ne pas bouger. Je veux que ce soit exactement comme hier…

– Et vous croyez que l'assassin perdra la tête et qu'il se trahira ?

Pour toute réponse, le Manchot s'éloigna en disant :

– N'oubliez pas mes recommandations.

Tout semblait en place. Lorrin cria :

– Hé, Dumont, nous sommes prêts.

– Dans ce cas, nous allons faire une répétition. Montez sur votre monture, Joly, et préparez-vous à entrer.

– Je suis prêt.

– Alors, c'est une répétition, nous reprendrons la scène, tantôt, comme si on la filmait.

Le Manchot alla se placer à l'endroit où, la veille, se tenait Armand Joly. Nicole était derrière le comptoir.

– Attention, cria Lorrin, répétition.

Grant était assis, tout près de l'inspecteur Bernier.

– Je me demande bien ce que tout ça va nous apporter, murmura le producteur.

Bernier osa dire une phrase qu'il n'aurait jamais prononcée devant le Manchot.

– Faites confiance à Dumont. C'est un de nos meilleurs policiers.

Et, se gonflant la poitrine, il ajouta :

– Il est allé à bonne école !

Lorrin cria :

– Vos gueules, tout le monde en place, on répète.

Nicole se mit à servir les hommes. Soudain, la porte du bar s'ouvrit et Joly apparut, monté sur son cheval Satellite. Plus loin, le Manchot faisait des signes avec son chapeau.

Nicole protesta, comme la veille, disant qu'on n'admettait pas les chevaux dans les établissements. Joly protesta dans ses propres mots, disant que Satellite n'était pas une bête ordinaire. Charles sortit son revolver.

– Moi, les chevaux, je connais ça, c'est une vieille picouille… un cheval peureux. Regardez-le bien sauter.

Ce fut le Manchot qui cria :

– Coupez. Maintenant, Lorrin, on reprend, et cette fois, exactement comme si on filmait.

– Je vais tirer ? demanda Charles.

– Oui, exactement comme hier.

Chacun reprit sa place. Lorrin cria :

– Claquette.

Le jeune homme s'avança avec son tableau.

– Scène 43, prise un.

– Silence tout le monde, hurla Lorrin. On tourne, action.

Ce fut l'entrée d'Armand Joly sur Satellite, Nicole qui voulait l'empêcher d'entrer, puis la réplique de Charles.

– Moi, les chevaux, je connais ça, c'est une vieille picouille… un cheval peureux. Regardez-le bien sauter.

Et il tira le coup de feu. Une fraction de seconde plus tard, on entendit un second claquement. Joly porta la main à sa poitrine et glissa de son cheval.

Tout le monde criait :

– On a tué Joly ! Il y a eu deux coups de feu.

Jouant bien son rôle, le Manchot se précipita, retint le cheval puis s'agenouilla devant Joly.

– Ma fille, ma petite Tina.

À ce moment précis, l'inspecteur intervint.

– Ne bougez pas, personne. Restez où vous êtes.

Bernier s'était avancé vers le Manchot et Armand Joly.

– Faites-moi relever, murmura le Manchot. Vous voulez absolument examiner la victime…

– Allons, laissez-moi examiner la blessée, hurla Bernier.

Le Manchot se releva et, tout comme l'avait fait Joly, la veille, il retint le cheval Satellite, pour que ce dernier se tienne tranquille.

– Et maintenant, qu'est-ce qui arrive ? demanda Bernier.

– C'est tout, vous pouvez vous relever, monsieur Joly.

Tous les comédiens poussèrent un soupir de soulagement.

– Hier, dit le Manchot, nous avons fouillé tous les comédiens, tous ceux qui se trouvaient sur ce plateau. Nous avons fait dévêtir les hommes, Michel et moi, Nicole s'est occupée des femmes. Je crois qu'il est inutile de répéter cette scène, n'est-ce pas, inspecteur ?

– Inutile.

– Alors, je vous demande de fouiller partout, sur les poutres, dans les accessoires, dans la selle du cheval, dans les costumes, partout,

inspecteur. Vous avez entendu deux coups de feu, tout comme moi. Charles a tiré le premier, l'assassin le second. Il est clair que l'assassin avait un revolver. Vous devriez être capable de le trouver, inspecteur.

– Sûrement.

Bernier donna des ordres à ses hommes et dirigea les opérations. Mais il eut beau fouiller partout, passer chaque endroit à la loupe, il ne trouva pas le second revolver.

– Pourtant, il est quelque part.

– Oui, il est quelque part, fit le Manchot avec un sourire. Il est exactement au même endroit où l'assassin l'a déposé, hier, à la suite de son premier meurtre. Il a pu le reprendre, sous vos yeux, inspecteur. Je vais remplacer l'assassin, cette fois, si vous le voulez bien. Ne vous occupez pas plus de moi que des autres. Je vais m'emparer du revolver et j'irai le déposer dans la loge de Raymond Plante. Vous et vos hommes, continuez à fouiller, comme hier, inspecteur. Vous étiez là, à ce moment-là, vous savez ce que vous avez fait.

Et les policiers recommencèrent la fouille. Comme on n'avait plus besoin des comédiens, il y avait beaucoup plus de va-et-vient sur le plateau.

Ce fut à ce moment précis qu'on entendit crier le Manchot.

– Joly, faites quelque chose. Cet idiot de cheval va briser ma prothèse.

À ce moment, on se rendit compte que le Manchot avait presque toute sa main gauche dans la gueule de Satellite.

– Quelle idée vous aviez, de vous mettre la main là ? Dieu punit toujours les gens qui sont trop curieux.

Bernier s'était avancé à son tour. Michel, Nicole, Grant, Lorrin, les autres comédiens, les techniciens, tous avaient formé un cercle autour du cheval.

– Il fallait bien que je reprenne le revolver.

L'inspecteur sursauta :

– Quoi ?

Joly donna un ordre. Satellite ouvrit la gueule et le Manchot retira sa main artificielle. Entre les doigts, il tenait un petit revolver.

– Ne craignez rien, il est chargé à blanc.

Il essuya le revolver sur sa jambe de pantalon.

– Si vos chimistes inspectent bien ce revolver, ils y trouveront passablement de salive. C'est cette salive qui m'a mis sur la piste,

inspecteur.

Robert Dumont jeta un coup d'œil sur sa prothèse. Elle n'était pas endommagée.

– Satellite connaissait bien son rôle. Sitôt que vous m'avez dit de me relever, tantôt, je lui ai tendu le revolver. Il s'est ouvert la gueule mais, heureusement, il n'a jamais avalé l'arme. Autrement, monsieur Joly aurait commis un crime parfait.

Tout le monde semblait consterné.

– Lui, l'assassin ?

Nicole s'approcha du vieil homme.

– Pourquoi ? Pourquoi avez-vous fait ça ?

– Dieu me l'a ordonné. J'étais devenu son bras vengeur. Tina était une fille perdue, une pécheresse qui faisait commettre le mal aux autres. Mon devoir de père était de l'éliminer.

Puis, il se mit à ricaner.

– Mais pas fou, le bonhomme. J'ai fait d'une pierre deux coups. J'ai repris le revolver et suis allé le cacher derrière le miroir, dans la loge de cet autre pécheur qui vend de la drogue, qui corrompt les hommes… et les femmes. Si cet idiot de Gagné ne m'avait pas vu sortir de la loge, j'aurais réussi à faire accuser Raymond Plante et la vengeance du Seigneur aurait été totale.

Nicole murmura à l'oreille de Michel.

– On pourra jamais le condamner pour meurtre, il n'a pas toute sa tête à lui. Il se croit guidé par Dieu, il se croyait obligé de commettre ces meurtres.

Et Joly continuait son monologue.

– C'est le Seigneur qui a placé Edmond Gagné sur ma route. C'est lui qui m'a ordonné d'éliminer ce témoin gênant. C'était facile, le couteau était là, sur la table. Il ne s'est jamais douté de rien, il n'a même pas crié. Il est parti, comme un petit oiseau, vers les cieux.

Bernier demanda :

– Mais pourquoi avoir assassiné Bernadette Marien ?

Nicole intervint :

– C'est ma faute.

– Comment ça ?

– J'ai trop parlé.

– C'est le défaut de toutes les femmes, ricana Michel.

– Je suis allée dire à monsieur Joly que Bernadette était une

lesbienne, qu'elle avait entraîné Tina, qu'elle avait pris de la drogue avec sa fille...

– Une autre responsable, s'écria Joly, une autre qui aurait continué à semer le mal autour d'elle. Je suis allé la voir. Oh, elle m'a bien reçu, elle ne savait pas que j'étais envoyé par le Vengeur, elle ne se doutait de rien. Je suis passé derrière elle, j'ai serré une cordelette autour de son cou. Elle ne s'est pas débattue trop longtemps. Elle râlait. Elle devait demander pardon pour ses fautes. Ensuite, j'ai décidé de laisser croire au suicide. Je dois demeurer en liberté, je dois continuer à punir les coupables. J'ai trouvé une bonne corde et je l'ai pendue. J'étais certain que tous diraient que c'était elle qui avait tué Tina et Edmond Gagné.

Le Manchot se tourna vers Grant et Lorrin.

– Quand j'ai appris que Bernadette était morte, je vous ai soupçonnés tous les deux. Mais déjà, je croyais savoir où l'on avait caché le revolver. Puis, je me suis souvenu que Nicole avait parlé de Bernadette à monsieur Joly.

– Mais oui, se souvint Michel, c'était dans votre bureau, quand elle nous a fait son rapport.

Robert Dumont avoua :

– Longtemps, je me suis demandé si réellement un cheval pouvait tenir un revolver dans sa gueule. Un cheval bien dressé, j'entends. Il me fallait tenter l'expérience. Satellite tenait le revolver avec ses dents. Sa bouche était refermée, on ne pouvait pas voir l'arme. Le cheval avait bien répété la scène. Quand je lui ai tendu le revolver, presque sous vos yeux, il a ouvert la gueule. Mais quand j'ai voulu le reprendre, ce fut différent. Si je m'étais servi de ma main droite, je me serais retrouvé sur un lit d'hôpital.

L'inspecteur Bernier s'approcha de Joly.

– Vous allez accompagner mes hommes, monsieur Joly.

– Pourquoi ?

– Vous devez porter la bonne parole partout. Il y a des hommes, des femmes, dans les prisons, qui n'attendent qu'un homme comme vous.

– Je sais, je sais, mais je ne peux pas.

– Pour quelles raisons ?

– Qui va s'occuper de Satellite ? Il n'écoute que moi. Vous ne pourrez même pas faire votre film.

Grant, le producteur, s'avança :

– Monsieur Joly, je prendrai personnellement soin de Satellite. Je possède des chevaux de course, j'ai une écurie et lorsque nous aurons

besoin de Satellite pour le film, nous vous ferons venir, car en fin de compte il n'y a que vous qui puissiez le diriger.

Joly réfléchit quelques instants.

– Vous savez que Satellite est au régime ?

– Oui, ne vous inquiétez pas.

– Dans ce cas, j'accepte.

Et il demanda à l'inspecteur.

– Où sont vos hommes, monsieur ?

Bernier fit signe à deux de ses détectives.

L'un des hommes porta la main à sa ceinture.

– Non, pas de menottes, fit Bernier, ce n'est sûrement pas nécessaire.

Joly prit les deux policiers sous les bras.

– Ne perdons pas de temps, allons-y, messieurs. Maintenant, je dois aller évangéliser. Quant à vous tous, nous nous reverrons lors du tournage.

Mais avant de sortir du studio, il fit volteface.

– Je vous préviens. Malheur à celui qui conduira les autres sur le chemin du péché. Je le saurai. Dieu me dit tout, et je punirai ce coupable. Je le punirai.

Sa voix se perdit au loin, pendant que les deux policiers l'entraînaient.

Tout était maintenant silencieux dans le studio. On aurait dit que personne n'osait élever la voix.

– Lorrin, vous pouvez donner congé à votre équipe.

Le réalisateur retrouva sa voix de stentor.

– La journée est terminée. Nous vous avons prévenus. N'acceptez aucun engagement avant de communiquer avec nous. Nous recommencerons à tourner aussitôt que possible.

Bernier donna des ordres à ses hommes. L'affaire était maintenant terminée. Il hésita, s'avança vers le Manchot, le regarda puis, avec une légère réticence, il lui tendit la main.

– Félicitations, Dumont, c'est du beau travail.

Puis, il ajouta :

– C'est regrettable.

– Quoi donc ?

– Que vous ayez quitté votre poste au sein de mon escouade. Si jamais vous décidiez de revenir sur votre décision, je dirai un bon mot

pour vous.

– Vous êtes bien aimable, inspecteur, mais je ne le crois pas.

Le Manchot savait fort bien que le dénouement de cette histoire lui apporterait une énorme publicité et que, maintenant, le travail ne manquerait pas à son agence de détectives privés.

Tout de même, il appréciait les paroles que son ex-supérieur venait de lui dire. Bernier était tellement avare de compliments.

– Grouillez-vous, tas de fainéants ! hurla l'inspecteur. Vous croyez qu'on vous paie à ne rien faire ? Vous inquiétez pas : du travail, je vous en trouverai, moi.

Grant se trouvait près du Manchot. Le détective sourit.

– Vous comprenez, maintenant, pourquoi la plupart des policiers détestent travailler sous ses ordres ?

Le producteur fit un signe de la tête, puis :

– Si vous voulez bien me suivre dans mon bureau... si on peut appeler ça un bureau. Nous allons régler nos comptes... même si vous m'aviez mis sur la liste de vos suspects.

Lorsque, quelques minutes plus tard, le Manchot sortit du bureau de Grant, Michel l'attendait.

– Nicole est partie avec des camarades, mais elle sera au bureau cet après-midi.

– Et toi, je suppose que tu as peur de ne pas être payé ? C'est pour ça que tu m'as attendu ?

– Non, pas du tout. Que faites-vous ce soir ?

Dumont se mit à rire.

– Ne me dis pas que tu m'invites à sortir ? Nous irons danser, je suppose ? Ça ne te dérange pas de danser avec un Manchot ? Si je te passe ma main artificielle dans le dos, tu verras, ça te donnera des frissons.

– Soyez donc sérieux, boss. Vous êtes seul, moi aussi. Je ne bois plus, alors je trouve le temps long. J'ai toujours aimé les courses. Si nous allions risquer un petit deux ?

– C'est parce qu'on s'est occupé de Satellite que ça te donne le goût d'aller aux courses ?

– Non, pas du tout.

Michel avoua :

– J'ai toujours aimé les courses de chevaux, les jeux de hasard. Mais quand j'étais de service dans la police, la plupart du temps, je travaillais en soirée ou durant la nuit... Alors, vous venez ?

– C'est gentil de penser à m'inviter, Michel, mais je n'ai pas ton âge, tu sais. J'ai eu une dure journée et ce soir, je veux me la couler douce. Je vais me coucher tôt. Et puis, je n'ai jamais été un amateur de courses. Chacun ses goûts, n'est-ce pas ? Moi, attendre quinze ou vingt minutes, pour voir une course qui en dure deux…

– Mais, c'est le plaisir de gager.

– Je n'ai pas d'argent à perdre. Mais ne va pas me juger, je ne suis pas mesquin. Les jeux de hasard ne m'ont jamais rien dit. Tu trouveras sûrement quelqu'un qui voudra bien t'accompagner.

Le même après-midi, le jeune policier passa au bureau. Nicole était seule.

– Le patron est pas là ?

– Il vient tout juste de partir et il m'a dit que je pouvais prendre le reste de mon après-midi.

Michel s'approcha d'elle et chercha à l'attirer dans ses bras.

– Je suis arrivé juste au bon moment. Je t'ai un peu négligée depuis quelque temps. Il y a eu mon renvoi de la police, puis ce stupide accident à la jambe, mais on va se reprendre. Ce soir, on sort ensemble.

– Tiens, monsieur décide pour moi, maintenant ?

– Je t'amène aux courses. Apporte ton argent. Tu verras, je possède de bons tuyaux.

Nicole se leva et commença à ramasser les papiers qui étaient éparpillés sur son bureau.

– J'ai de petites nouvelles pour toi, mon grand. Ce soir, j'irai pas aux courses. Ce soir, je sortirai pas avec toi.

– Je suppose que toi aussi, tu as besoin de repos… que tu veux te la couler douce ?

– Pas du tout. Ce soir, je vais danser et avec un charmant compagnon, un homme très gentil, un homme que j'aime beaucoup.

Michel prit son air renfrogné.

– Je le connais ?

– Oui, c'est Robert Dumont, le détective manchot.

– Quoi ?

– Ça te surprend ? Le patron s'ennuie, il est toujours seul, alors, il m'a invitée.

– Ça, par exemple ! Carabine ! J'aurais jamais cru qu'il était comme ça.

– Dis donc, toi. Cesse de juger les autres. Robert est pas si vieux, tu

sais. Le principal, c'est qu'il me plaît. T'inquiète pas, je lui ferai pas honte. Tu le prends pour un monstre parce qu'il ose inviter une femme plus jeune que lui ?

– Mais non, mais non, il s'agit pas de ça.

– Alors, cesse de bouder. Et puisque nous fermons le bureau pour aujourd'hui, eh bien, j'accepte que tu viennes me reconduire chez moi.

– Je regrette, mais je suis occupé. Je vais manger au restaurant avec une amie. Mais si tu veux pas prendre de taxi, tu peux toujours appeler « ton patron ».

Et Michel s'éloigna rapidement.

*

– Vous m'avez appelée, patron ?

– Oui, ferme la porte, Nicole. Tu ne trouves pas que Michel a un air bizarre, depuis quelque temps ?

– C'est simple, il est jaloux. Il sait que nous sommes allés danser ensemble, l'autre soir. Michel est un grand enfant, vous savez.

– Je n'aime pas son attitude, murmura le Manchot. Il ne parle plus, il est souvent comme perdu dans ses rêves et par deux fois, il m'a dit : « Si quelqu'un me demande, boss, je suis pas ici. » Je ne trouve pas ça normal.

Nicole, tout de suite, déclara :

– Si vous croyez que Michel s'est remis à boire, patron, vous vous trompez. Il a pas pris une seule goutte depuis son accident. Non, vous vous en faites inutilement ; c'est un peu de jalousie, tout simplement. Un jour, Michel rencontrera une belle fille qui lui plaira et vous verrez un sourire s'accrocher à sa face.

*

Michel Beaulac sortit du bureau de l'agence de détectives privés « Le Manchot ».

Au même moment, une voiture se colla le long du trottoir, la portière arrière s'ouvrit et un homme sortit de la voiture.

– Beaulac !

Michel se retourna. Il sentit que l'homme lui appuyait quelque chose dans les côtes. Aucune erreur possible, il s'agissait du canon d'un revolver.

– Embarque, baquais !

– Mais…

– Embarque là-dedans, sacrament, et plus vite que ça.

L'homme poussa Michel à l'intérieur de la voiture, qui partit en trombe.

Qui sont donc ces hommes ? Pourquoi Michel a-t-il été victime d'un enlèvement ? Est-ce le début d'une nouvelle aventure ?

Assistons-nous au début d'une idylle entre Robert Dumont, « le Manchot », et sa secrétaire Nicole, ou est-ce un simple flirt ?

La jalousie de Michel ne risque-t-elle pas de semer la discorde dans l'agence ?

Ne manquez pas de lire le quatrième roman de la série policière la plus populaire, « Le Manchot »

Suivez le Manchot dans sa prochaine aventure qui aura pour titre : ALLO… ICI, LA MORT !

1 Voir Le Manchot no 1.